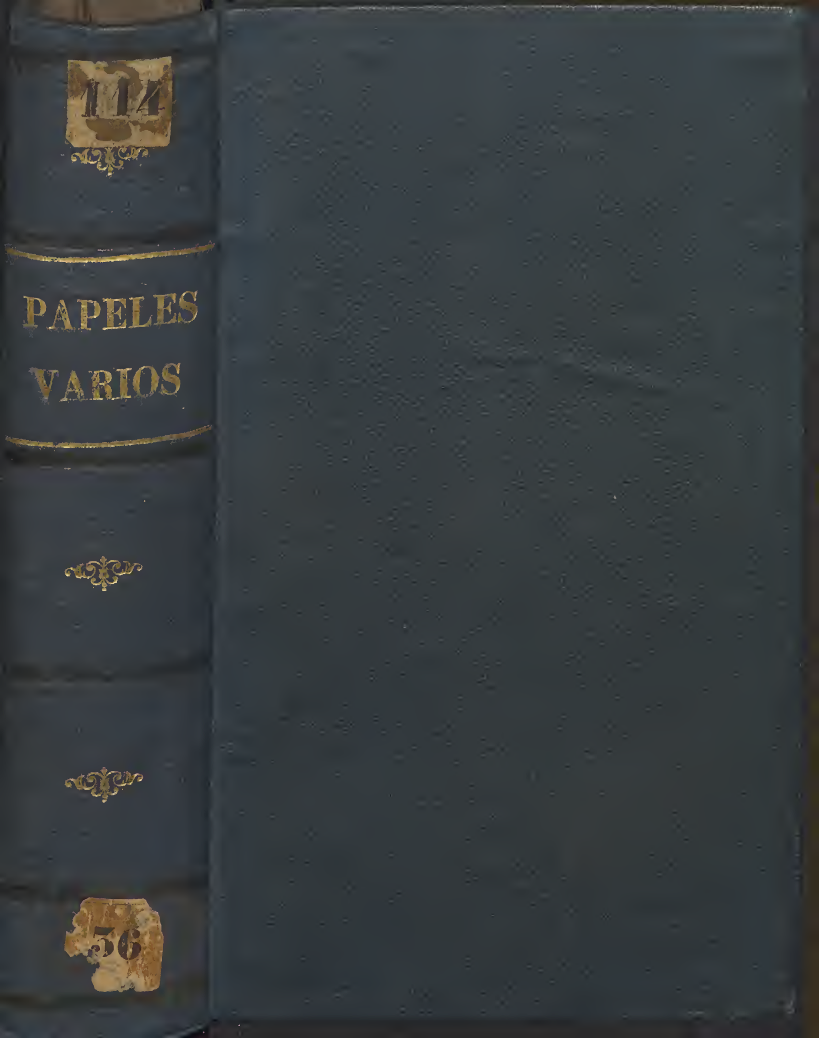


114
PAPELES
VARIOS
36



Des écoles et salles d'asile d'Italie 1836

2 – De la direction morale des salles d'asile et des comités de surveillance

3 – Dos preguntas que el Capitan general de Cuba hizo a D. Diego José de Sedano y su respuesta sobre el azúcar

4 – La sombra de Nelson por Marco Celenio

5 Discurso sobre la necesidad de una nueva legislación para las provincias españolas.

6. De reivindicatione utili disertatio. Auctor Joannes Paltenwath.

7 – Catalogue des instruments de Physique, de Chimie d'optique et de mathématiques.

8 – Bula de Pio IX° de

clarando dogma la Concepcion, en latin y castellano
9. Discurso á la instalacion dela Universidad central 1822. por D. Manuel Josef Quintana
10. Biografia de D. Antonio Mª Fabié y Galvez.
11. Carta bibliografica del Dr. E. W. Hubnem sobre la Descripcion del tumulo y exequias de Felipe 2º
12. Discursos de D. José Mª Claros sobre cuestiones de caracter politico.
13. Aniversario de Cervantes. Fiesta literaria celebrada en Cadiz 1874.

DES ÉCOLES

ET

SALLES D'ASILE

D'ITALIE.

PARIS, IMPRIMERIE DE J. SMITH.

DES ÉCOLES

ET

SALLES D'ASILE

D'ITALIE,

EN 1834,

TRADUIT DE L'ITALIEN SUR LES PUBLICATIONS

DE

L'ABBÉ FERRANTE APORTI

ET DE

L'ABBÉ RAPHAEL LAMBRUSCHINI.

PARIS,

J. - J. RISLER, LIBRAIRE,

DELALAIN, RUE DES MATHURINS-ST.-JACQUES, N. 5.

HACHETTE, RUE PIERRE-SARRAZIN, N. 12.

1835.

AVERTISSEMENT.

L'Italie, la belle Italie, n'est plus seulement la terre classique des beaux-arts; elle aussi s'éveille à la vie morale, et le feu de la charité a fait germer de son sein ces institutions dont l'influence peut seule assurer aux générations naissantes un avenir de paix et de bonheur. Il est réjouissant de l'apprendre, mais il est triste de penser que jusqu'à ce jour nous l'ayions ignoré. D'où vient que le bien est si lentement connu? c'est que le monde n'y prend point d'intérêt de cœur, et que la véritable philantropie est encore chose peu commune. Il ne faut pas cinq ou six ans pour qu'une partition brillante soit transplantée d'une contrée dans une autre. Mais les

idées chrétiennes et charitables n'ont point encore acquis assez de popularité pour qu'elles puissent en naissant se répandre au loin comme les rayons d'un jour pur. C'est une des conditions de l'état actuel de la société encore agitée par tant de violentes passions. Les intérêts politiques absorbent l'attention des esprits sérieux; celle des gens légers se concentre sur les plaisirs; pourtant, les uns et les autres ont un égal besoin de connaître quelque chose de meilleur, de plus satisfaisant pour l'âme, de plus salutaire, pour les souffrances qui courbent si souvent notre tête, et de plus puissant pour opposer aux craintes et aux maux qui font gémir l'humanité.

Les écrits dont nous publions l'imparfaite traduction révèlent, avec énergie et avec une touchante éloquence, des secrets de science morale et de pures jouissances, qui peut être sont encore inconnus à un grand nombre d'âmes. Puissent-elles ne les point repousser, mais au contraire les méditer attentivement, et s'il plaît à Dieu, essayer de les mettre en pratique. En leur présentant ces écrits, nous ne pouvons nous empêcher de leur dire que naguère les noms d'Aporti et de Lambruschini nous étaient aussi étrangers, et que maintenant,

nous pensons à eux comme à des amis, nous jouissons de leurs succès, et nous éprouvons toute la force et toute la puissance de la plus réelle des sympathies, celle qui procède d'une même espérance, et qui unit dans une même pensée et dans un même désir des êtres destinés peut-être à ne jamais se rencontrer ici-bas.

L'institution des Ecoles de l'enfance, appelées ici Salles d'asile, est à présent appréciée comme elle merite de l'être; cependant nous osons attendre pour elle, d'heureux résultats de la lecture de ces écrits. Leurs auteurs sont des ecclésiastiques catholiques, remplis de foi, de piété et de dévouement à leurs devoirs. Nous aimons à penser que leur voix persuasive saura pénétrer dans des cœurs, que d'autres voix n'avaient pu toucher encore; que leurs paroles si sages, si chrétiennes, dissiperont de tristes préventions, inspireront la confiance et la sécurité. Les membres du clergé de France croiront aux assurances que leur donnent des ministres de l'Evangile, membres du clergé d'Italie. Et combien n'aurons-nous pas à nous réjouir encore davantage de ce qu'il leur a été donné d'accomplir à la gloire de Dieu, et pour le bien de l'humanité, si leur exemple sert d'encourage-

ment aux timides, et applanit quelques-uns des obstacles qui arrêtent dans notre patrie l'essor de l'éducation religieuse et morale de l'enfance.

Nous avons lu avec tant de plaisir et d'émotion les écrits qui suivent qu'il nous en coûte de faire une observation qui pourrait revêtir la plus légère apparence de critique; pourtant, ils contiennent une assertion que nous croyons devoir relever. Il n'est nullement douteux que le pieux Aporti ait donné a l'œuvre des salles d'asile ou écoles de l'enfance une grandeur morale, qui, jusqu'à ce jour, n'a pas été suffisamment comprise parmi nous; et rien n'est plus touchant et plus sublime que de voir ce digne prêtre se mettre à la portée des petits, et les élever en même temps jusqu'à lui. Mais nous pensons que lorsque M. Lambruschini a dit qu'il avait fait en cela « une chose nouvelle (1) », il n'avait point connaissance de ce qui s'est fait dans d'autres pays. En Angleterre et en Ecosse, le système d'instruction adopté dans les « Infant schools » est aussi complet que peut le permettre l'âge des enfans. Cette instruction est aussi forte que variée, l'on pourrait même trouver que dans quelques parties, la géométrie,

(1) Voyez page 4.

par exemple, elle est poussée trop loin. A Lausanne, il existe une école pour les petits enfans (1), qui réalise tout ce qu'on peut souhaiter à cet égard. Ce que nous disons ici, ne diminue en rien le mérite d'Aporti, pour avoir découvert quel doit être le véritable but des écoles de l'enfance. Mais nous sommes d'autant plus frappés de cette simultanéité de pensées et d'efforts; et nous répétons avec Lambruschini, que de telles idées « sont des révélations de la sagesse « et de la charité. »

Comment ne le penserait-on pas lorsqu'on se rappelle de quelle manière l'institution des Infant Schools, salles d'asile, écoles de l'enfance, a pris naissance, et a pu s'aggrandir? Il nous sera doux d'en rapporter un jour les détails, mais comme ils dépasseraient les bornes que nous nous prescrivons, nous n'indiquerons ici que deux circonstances se rapportant à son origine, et sans doute peu connues.

Au sein des vallées les plus élevées des Vosges,

(1) Nous espérons pouvoir bientôt publier des renseignemens plus précis et plus détaillés sur cette École de Lausanne, que l'on peut appeler école modèle; et faire paraître aussi des extraits des ouvrages de Wilderspin, Wilson, Pole, Mayo, etc., qui feront connaître quels hommes se sont dévoués, en Angleterre, à l'éducation de l'enfance.

au milieu d'une population à demi-sauvage et dépourvue de toute civilisation, fut placé en 1767 Oberlin, pasteur protestant, homme dont toute la vie fut consacrée au soulagement et au progrès de l'humanité. Son dévouement lui suggéra tant de puissantes inspirations, que, dans l'espace de quelques années, l'aspect des lieux confiés à ses soins, fut entièrement changé. L'agriculture dont, en travaillant de ses mains, il enseigna les secrets produisit la fertilité, et avec elle l'aisance. Des écoles furent ouvertes, et les progrès intellectuels des habitans du Ban-de-la-Roche furent aussi rapides qu'étonnans. « Mais ce n'est pas seule-
« ment aux hommes faits, et aux jeunes gens
« que se bornaient ses soins; les petits enfans,
« eux-mêmes, y avaient part; il les préparait,
« dès le berceau, à devenir des citoyens utiles,
« des chrétiens. Comme les parens, occupés à
« leurs métiers ou à la culture de leurs champs,
« ne pouvaient veiller sur eux, Oberlin eut
« l'idée de les réunir dans des chambres spa-
« cieuses qu'il loua, et fit arranger dans ce
« but, où les enfans s'amusaient entre eux
« sous la surveillance douce et maternelle de
« *conductrices* dont il fit choix, et qu'il prit
« soin, ainsi que sa femme, de former en les

« faisant passer par une sorte d'apprentissage. « Elles devaient diriger leurs jeux d'une ma- « nière utile, enseigner aux plus grands à filer, » à tricoter, à coudre; leur expliquer des cartes « géographiques ou des estampes coloriées re- « latives à l'histoire sainte et à l'histoire natu- « turelle, dont la vue fixait davantage, dans « l'esprit des enfans, les faits et les observations « qui s'y rapportaient (1). Une femme, dont le nom ne peut être prononcé qu'avec respect, Louise Scheppler, servante d'Oberlin, partagea ces travaux charitables, et contribua puissamment à la création et à la prospérité de ces établissemens. Mais l'idée qui les avait inspirés resta long-temps renfermée dans les vallées du Champ-de-Feu. Enfin, le commencement de l'année 1816 vit se développer cette même idée qui, depuis six ans, préoccupait vivement un habitant du nord de l'Ecosse, Robert Owen, de New-Lanark, chef de nombreux établissemens d'industrie. Un simple tisserand, James Buchanan, comprit et mit à exécution le plan conçu par son maître. Eclairé par l'amour des enfans, il sut créer le système d'instruction maintenant en usage dans les Infant Schools.

(1) Notice sur Oberlin.

Appelé plus tard à Londres par lord Brougham et ses amis, il organisa et dirige encore avec le plus grand succès l'école de Brewers à Westminster.

Nous ne rapportons que ces deux exemples qui semblent révéler quelle part la main de Dieu n'a cessé d'avoir dans l'œuvre régénératrice qui s'étend chaque jour davantage ; et nous revenons aux écoles et aux salles d'asile d'Italie. L'établissement des écoles du dimanche, destinées à développer l'entendement spirituel (s'il est permis de s'exprimer ainsi), et à familiariser les enfans et les jeunes gens avec les idées et les préceptes de la doctrine et de la morale chrétiennes, est un fait d'une grande importance, et nous osons tout espérer, pour l'avenir de l'Italie, des effets de l'instruction donnée si géneralement au peuple, puisque cette instruction s'appuie sur la religion, et que l'Evangile éternel est la pierre fondamentale de l'édifice. L'exemple donné par la Lombardie sera suivi certainement dans les autres parties de l'Italie. Depuis la publication des écrits de Lambruschini, Florence aussi a ouvert des écoles de l'enfance. Ce sera avec joie que nous suivrons leurs progrès et que nous les ferons connaître en France. Est-il un lien plus fort

entre les nations que ce sentiment de fraternité, que cette émulation dans les œuvres utiles et saintes? Et qui peut hâter l'accomplissement des promesses de paix et de félicité appuyées par les oracles divins, si ce n'est l'union des efforts dirigés contre l'ignorance et l'impiété, si ce n'est l'avancement du règne de Dieu dans les âmes? La tâche est immense; mais prenons courage: « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » Et n'a-t-il pas promis son secours à tous ceux qui travaillent pour lui en s'appuyant sur lui?

DES

ÉCOLES DE L'ENFANCE

DE CRÉMONE.

On connaît si bien maintenant ce qu'on entend par l'instruction populaire, et le but que nous cherchons à atteindre par elle, que ce n'est plus seulement l'erreur des esprits craintifs de désigner cette instruction comme dangereuse et ses promoteurs comme coupables ou dans l'illusion, mais c'est plutôt l'artifice de la mauvaise foi.

L'instruction du peuple renfermée dans de justes limites, appliquée aux devoirs de la vie, accompagnée de l'éducation morale, est désormais suffisamment justifiée par les argumens; ce qui nous occupe aujourd'hui c'est de la justifier par les faits et d'agir de telle sorte qu'elle puisse pour sa défense et pour son triomphe nous offrir ses résultats au lieu de ses promesses; ce soin est d'autant plus nécessaire que louée ou blâmée, favorisée ou combattue, l'instruction sera donnée au peuple; elle sera

donnée, parce que le peuple lui-même la demande et se la procure; elle sera donnée, parce que l'intérêt, la jalousie, la vanité ou la mode, stimuleront à la répandre ceux-mêmes qui la considèrent avec indifférence, répugnance ou aversion ; elle sera donnée enfin, parce qu'elle est le besoin des générations présentes et que les besoins de l'humanité sont irrésistibles comme les lois de la nature. Mais si l'instruction est mal donnée au peuple, si elle n'est point dirigée dans un esprit qui la coordonne et la féconde, ou si elle est dirigée vers un but moins utile, ses résultats, nuls ou malheureux, la retarderont, la dénatureront, la rendront peut-être l'arbre de la science du mal, tandis qu'elle pouvait être l'arbre de la science du bien. Et pourtant ceux qui aiment l'instruction du peuple et ceux qui la craignent ont sur ce point un intérêt commun, et doivent avoir une volonté commune, celle de la bien diriger et de la rendre salutairement efficace. Il ne suffit pas de trouver quelque méthode spéciale plus parfaite ou d'en exécuter plus exactement les règles, ou d'adapter avec plus de sagesse l'enseignement aux lieux et aux personnes ; il ne suffit pas enfin d'introduire dans le système d'instruction du peuple une amélioration partielle. Ce qui importe c'est de lui donner plus d'importance, d'en renouveller le principe avec une prévoyance si éclairée, qu'il devienne un germe de régénération, au moyen d'une de ces institutions qui, comme j'ai pu le dire des Caisses d'épargne, sont des révélations de la sagesse et de la charité. Dieu ne les refuse pas quand l'homme en a besoin. Dieu, lorsque de nouvelles forces morales se manifestent par le développement du genre humain, réveille toujours dans

quelque haute intelligence et dans quelqu'âme aimante une de ces idées vivifiantes qui calment, harmonisent et dirigent vers une action tranquille et féconde ces forces, ou dispersées ou tumultueuses, ou inutilement employées. Dieu parle alors aux puissances de la terre et leur dit : Celui-ci est envoyé par moi, écoutez-le ; son conseil est mon conseil, suivez-le ; et les puissans le suivent, et les nations avancent, sans opposition, dans le chemin qui leur est enseigné par la voix de Dieu.

Maintenant, voici ce qui est déjà arrivé en faveur de l'instruction du peuple. Voici ce que je viens d'apprendre et ce que j'ai hâte de vous annoncer comme une chose que vous avez desirée, que vous avez attendue, et que vous entendrez avec joie. Je vais vous raconter des faits et des faits qui ont eu lieu dans notre patrie. Je vous parlerai d'un homme de bien et je vous répéterai ce que l'on m'en a dit avec tant de raison ; vous serez fier qu'il soit Italien. Je vous parlerai d'une institution approuvée et protégée par un gouvernement sage et fort, le gouvernement autrichien ; d'une institution qui est déjà introduite en Toscane ; qui se propagera, je l'espère, à Florence, et qui deviendra la grande préparation, et par là le perfectionnement certain de l'instruction et de l'éducation du peuple.

Les salles d'asile établies en Angleterre, en Allemagne et en France, pour recueillir les enfans des pauvres, vous sont déjà connues. J'ignore à quel point elles prospèrent de l'autre côté des monts, à quel point elles sont répandues et surtout si l'on a découvert et fait valoir en elles leur influence suprême dans l'éducation ultérieure et l'instruction populaire ; ce que je puis vous dire, c'est ce

qu'elles sont devenues dans les mains d'un ecclésiastique de Crémone, digne de notre admiration, de M. Ferrante Aporti, un de ces hommes rares, je dirais presque de ces anges que les soins maternels de la Providence envoient à certaines époques de renouvellement social, pour préparer dans l'enfance une génération digne de ses nouvelles destinées.

Tout le monde avait reconnu le secours puissant que les salles d'asile fournissent aux parens pauvres, en les délivrant des soins qui consumaient leur temps et leur travail. Tout le monde pressentait le secours que l'éducation des enfans pouvait recevoir de ces refuges protecteurs, mais Aporti y a vu la base de l'édifice de l'instruction et de l'éducation publique de tout genre; le moyen de déterminer d'une manière plus nette, et d'élever le but de l'instruction élémentaire, premier enseignement donné aux enfans, enseignement unique pour tous ceux qui sont destinés à des professions manuelles, c'est-à-dire pour le plus grand nombre, et qui embrasse une sphère si étendue, et s'applique à des âges et à des capacités si différentes qu'elle ne peut être que vague, défectueuse, inefficace.

C'est ainsi qu'il a trouvé, ou que plus exactement il a placé dans les salles d'asile une puissance inconnue qui accroîtra celle de l'éducation primaire; il s'en est rendu maître, il en a fait une chose nouvelle, une chose italienne, à laquelle il a donné un nom italien et qu'il a appelée Ecoles de l'enfance (1). Il les a rendues communes aux riches et aux pauvres; il les a élevées à la hauteur d'une insti-

(1) Scuole infantili.

tution publique, d'une institution qui a l'avenir pour elle.

Je possède un écrit précieux de cet homme évangélique, simple avec le peuple, enfant avec les enfans, sage au milieu des sages, dans lequel racontant l'histoire, exposant l'ordre intérieur, l'état actuel de ses écoles de l'enfance de Crémone, il traite tout ce qui concerne l'instruction populaire de Lombardie, et s'élève aux plus hautes considérations sur ce sujet important et cher. Ses paroles sont celles d'un homme doué d'un discernement exquis, qui, instruit de tout ce qui a été dit et fait pour améliorer les méthodes élémentaires, perfectionne ses idées par l'observation et par l'expérience. La lecture de cet écrit vous plairait, j'en suis certain, si le temps accordé à une séance académique la permettait. Mais je dépose dans vos mains cet important travail, certain que votre commission en voudra faire don au public comme d'une chose qui peut être pour la Toscane d'une grande utilité. En attendant, j'en extrairai quelques notions importantes que dès à-présent vous serez heureux de connaître et qui serviront à développer mieux les idées que je m'étais proposé de vous exprimer.

Depuis l'année 1822, il a été établi par ordre de l'autorité publique dans les paroisses, tant de la ville que de la campagne, des écoles appelées primaires, commençant du degré le plus élémentaire de l'instruction. Toutes les communes ont une école pour les garçons et beaucoup d'entre elles en ont une pour les filles. Elles sont fréquentées par les enfans des pauvres et par ceux des familles aisées. « Confondues (ce sont les paroles d'Aporti), confondues dans les écoles publiques combien ne résulte-t-il

« pas pour tous de leçons pratiques de cette association!
« Le riche apprend à respecter le mérite quelque dé-
« pouillé qu'il soit de toute espèce de fortune, et de-
« vient plus humain. Le pauvre apprend du riche une
« manière d'être plus décente et participe à son éduca-
« tion polie. Tous ensemble s'excitent mutuellement
« dans la voie du perfectionement. »

A l'égard des écoles primaires pour les filles et des avantages que les familles et la société peuvent en retirer: « Les femmes, dit Aporti, font partie de la grande fa-
« mille chrétienne; l'Evangile a voulu qu'elles fussent
« rendues égales aux hommes et les tirer de l'abjecte con-
« dition dans laquelle elles étaient. Elles ont droit à une
« éducation qui réponde à leurs devoirs sublimes et dif-
« ficiles de mère et de compagne de l'homme. La Lom-
« bardie, qui, hors des monastères, n'avait pas d'institu-
« trices capables d'enseigner les connaissances littéraires,
« en compte maintenant 1,076, et c'est une grande
« augmentation à la classe des personnes éclairées. On
« sentit tellement, (je rapporte toujours les paroles d'A-
« porti, et je vous prie d'accorder une attention spéciale
« aux importantes observations qui suivent), on sentit
« tellement l'utilité des écoles publiques dans toute la
« Lombardie, que déjà en 1830, c'est-à-dire seulement
« dans le cours de 8 ans, on avait créé 53 écoles supé-
« rieures de garçons, 14 écoles supérieures de jeunes
« filles, 2,267 écoles primaires de garçons, 1,044 écoles
« primaires de filles, lesquelles toutes ensemble rece-
« vaient 107,457 garçons et 48,135 filles. D'après ce
« nombre, le rapport entre les élèves et la population est
« *d'un* sur *treize*. »

Le défaut de renseignemens statistiques de ce genre en Toscane m'épargne une comparaison dont je craindrais d'avoir à rougir. « Dans la ville et la province de Crémone « particulièrement, on a exécuté l'article important du « plan organique qui recommande la formation des « écoles du dimanche et des jours de fête. Cette espèce « d'école fut si bien accueillie du public, que des jeunes « gens de 24 et 25 ans ne sachant point lire, et n'ayant « aucune des connaissances intellectuelles, nécessaires à « tous les hommes, demandèrent à être admis dans les « écoles du dimanche, destinées originairement à exer- « cer et à perfectionner dans leur instruction, les jeunes « artisans sortis des écoles à l'âge de 12 ans. On fut obligé « d'y joindre en faveur de ces adultes toutes les branches « de l'instruction primaire. Les leçons d'architecture et « de dessin pour les artisans font aussi partie des écoles « du dimanche. Comment pourrais-je énumérer tout ce « que ces institutions ont d'utile? Cette année on en « compte 4 à Crémone et 55 dans la province : elles re- « çoivent 806 élèves. »

Le clergé lombard et le gouvernement autrichien n'adoptent pas, comme vous voyez, la théologie de ce journal italien à qui l'école du dimanche de Figlione, la seule qui existe en Toscane, a paru une nouveauté suspecte, et même une profanation du Sabbat. Les enfans, à son avis, après avoir assisté au catéchisme du curé, doivent aller jouer à la balle, comme si une heure ou deux d'école ne laissaient pas assez de temps à des jeux innocens, comme si les devoirs religieux une fois remplis, un exercice de l'esprit s'opposait plus à la sanctification du jour que ne le pouvait faire un exercice du corps. Mais retournons à Aporti.

« Dans les premières années, on vit aussi en Lombar-
« die, dit-il, des détracteurs du système d'instruction
« populaire. Le plus grand nombre d'entre eux pré-
« voyaient des dangers dans l'émancipation de l'esprit
« humain ; et un nombre trop considérable de gens de
« mauvaise foi apercevait de loin dans l'instruction du
« vulgaire la diminution d'un gain répréhensible. Je ne
« parlerai pas de ceux ci, (écoutez les chaleureuses et
« sages paroles d'un ecclésiastique qui comprend sa mis-
« sion céleste), que Dieu les éloigne et suscite le zèle du
« gouvernement afin de rendre les peuples assez intelli-
« gens pour qu'il ne soit plus possible de les tromper.
« Mais les bons esprits, continue-t-il, cessèrent de crain-
« dre, lorsqu'ils virent que dans l'instruction publique,
« on fait marcher d'un pas égal la culture de l'esprit et
« celle du cœur ; lorsque les maîtres donnent à la fois et
« l'éducation et l'instruction aux enfans, alors les écoles
« populaires deviennent le remède et le préservatif des
« vices qui assiégent l'humanité. »

Ici il indique les améliorations visibles apportées dans les mœurs par les écoles populaires de Lombardie. Ces faits, comme je vous le disais au commencement, doivent être à l'avenir la seule et irréfutable réponse que nous devions donner aux ennemis intéressés d'une instruction du peuple bien dirigée.

Mais ces résultats assez grands pour dissiper toute prévention contraire chez les hommes de bonne foi ne suffisaient pas à Aporti et à ceux qui, comme lui, comprenaient quelle réforme durable et étendue il était nécessaire d'introduire dans les mœurs et dans les idées du peuple. L'action régénératrice des écoles élémentaires ne

lui paraissait pas aussi puissante que le promettaient la bonté des méthodes, l'habileté et la sollicitude des maîtres. Alors l'idée de commencer l'éducation et l'instruction des enfans à partir du moment qui les sèvre du lait maternel, éclaira sa pensée. Les écoles élémentaires lui parurent avoir perdu de vue leur véritable but ; il vit que leur résultat était moindre, parce qu'on voulait qu'elles produisissent autre chose que ce qu'elles pouvaient produire ; parce que leur action tombait sur des personnes qui n'étaient pas préparées, ou qui peut-être l'étaient mal, parce qu'en un mot, en réunissant les écoles de l'adolescence et celles de l'enfance, ces dernieres se trouvaient détruites. Ce fut vers elles qu'il tourna toutes ses pensées, et, transformant les salles d'asile en écoles de l'enfance, il invoqua la coopération des gens de bien, et il dota Crémone de cette précieuse institution.

Mais il est impossible d'abréger cette partie si belle de l'écrit d'Aporti dans laquelle il expose l'origine des nouvelles écoles et l'ordre qui y règne, et descend des considérations de la plus haute philosophie scolastique aux particularités les plus détaillées des méthodes et de la marche journalière des écoles. Je vous prie de lire, de méditer les paroles mêmes d'Aporti, et de faire en sorte que le public les lise et les médite.

Les règles qu'Aporti se traça étaient toutes le résultat de l'observation des inclinations naturelles de l'enfance. Ne voulant pas commencer une entreprise si difficile sans les secours de l'expérience, il ouvrit d'abord une seule école pour les enfans dans l'aisance, et explique cette préférence par d'excellentes raisons. Il m'est doux de vous faire remarquer à côté du zèle vif et prudent d'A-

porti, l'assistance sage et empressée du gouvernement autrichien qui sait distinguer immédiatement la valeur de la nouvelle institution, et loin de s'en effrayer, l'observe amicalement et lui présente la main. Je laisse parler, Aporti lui-même :

« A peine eus-je soumis ma pensée au gouvernement « de Milan qu'il m'autorisa à l'exécuter par son décret « du 30 août 1829, ordonnant que de temps à autre on « s'informât de la marche suivie par la nouvelle institu- « tion, et que l'on recueillît tous les faits qui peuvent y « avoir rapport, de manière à pouvoir par la suite mul- « tiplier des établissemens aussi utiles. »

L'épreuve faite sur les enfans dans l'aisance ayant réussi au-delà de tout espoir, Aporti et les bienfaiteurs qui le secondaient se décidèrent à prendre soin des enfans délaissés des pauvres. La fondation d'une école de l'enfance pour les garçons fut proposée en mars 1830, avec le secours d'actions de 3 livres d'Autriche par an, et le 31 août le gouvernement l'approuva en ces termes encourageans :

« Les directeurs de l'institut charitable, voyant que les « aumônes distribuées manuellement servent peu au vé- « ritable soulagement des pauvres et deviennent quelque- « fois l'aliment du vice, pensent qu'il vaut mieux s'en « servir pour nourrir les enfans dans la nouvelle école. » La nouvelle école, depuis le premier de l'an, élevait et nourrissait 34 enfans.

Ces succès donnèrent une nouvelle ardeur au zèle d'Aporti. Il fonda une école de l'enfance pour les jeunes filles dans l'aisance, et, secondé par les habitans de Crémone les plus charitables et les plus éclairés, il pro-

posa d'en établir une quatrième pour les jeunes filles indigentes, et le gouvernement impérial et royal, par un décret du 27 novembre 1832, non-seulement en autorisa, mais en ordonna la fondation. Cette nouvelle école de charité pour les filles fut ouverte, le 15 janvier 1833, et dans le mois de mars contenait 26 filles, tandis que la première fondée pour les garçons en renfermait 92. Au mois d'avril suivant, on en comptait 106, et dans l'autre 48 filles. Cela ne fut point suffisant, une seconde école pour les enfans dans l'aisance (la cinquième établie à Crémone) s'ouvrit en mars : « Et dans peu, écrivait « Aporti, dans une lettre postérieure à la publication « que je vous communique, dans peu j'espère pouvoir « vous apprendre que d'autres écoles semblables auront « pris naissance parmi nous. »

Voilà le seul triomphe que s'accorde à soi-même cet humble apôtre de l'enfance qui refuse tout autre titre que celui de zélé coopérateur ; et s'il parle avec joie dans une de ses dernières lettres de la visite faite par le Vice-roi Archiduc Regnier aux écoles de l'enfance, c'est surtout en la considérant comme preuve de la protection accordée à cette entreprise utile. Il se réjouit de ce que le prince a caressé tous ces pauvres enfans avec une tendresse paternelle. « Voilà, dit-il, la véritable voie ouverte « aux princes pour se faire aimer de leurs sujets. »

Le gouvernement impérial et royal autrichien a chargé Aporti de rédiger le réglement général des écoles de l'enfance. Il avait déjà composé un manuel pour ces écoles, qui sera un livre infiniment précieux et que je m'empresserai de présenter à l'Académie aussitôt qu'il aura paru.

On admet dans les écoles de l'enfance à Crémone les enfans de l'âge de deux ans et demi à six ans. A cet âge ils passent dans les écoles primaires des paroisses. Les enfans sont reçus à 8 heures du matin et gardés jusqu'à la nuit. Ils y sont nourris par conséquent ; on leur donne une bonne soupe à une heure après midi, et un morceau de pain pour leur goûter. « Cette nourriture frugale, « dit une lettre d'Aporti, les maintient en santé et les « rend robustes. Des enfans, entrés à l'école, débiles, « malsains, mal nourris, offrent après deux mois l'as- « pect de la fraîcheur et de la force. »

Ce développement de la vigueur et de l'adresse du corps est dû aux exercices gymnastiques convenables et sans périls que décrit Aporti.

L'instruction intellectuelle se compose de la lecture, des premières règles de l'arithmétique apprises et répétées de mémoire, et de l'explication des noms des objets les plus intéressans représentés par des images et appartenant aux trois règnes de la nature, aux arts et aux usages de la vie ; des principaux événemens de l'histoire, surtout de l'histoire sacrée, écrits sur des tableaux. Cette instruction est très-sagement divisée en trois parties qui permettent de séparer les enfans en trois classes. La méthode employée est démonstrative (c'est-à-dire donnée par des images), et dialoguée.

L'éducation physique et morale est commune à tous. J'ai parlé déjà de la première, la seconde consiste dans l'enseignement religieux, tel qu'il peut être compris à cet âge, dans le développement des principes de la morale, toutes les fois que l'occasion de les appliquer s'en présente. Ces préceptes, ainsi que ceux de la décence et

de la politesse sont inscrits en caractères lisibles, et suspendus aux murailles de l'école.

On emploie le chant pour reposer l'esprit, plus encore pour adoucir et toucher le cœur par de douces, suaves et pures émotions. Ces chants sont des hymnes à Dieu, et de hautes et touchantes pensées tirées de la traduction des psaumes de Mattei. Les affections naissantes dans ces âmes vierges apprennent ainsi leur véritable langage; l'esprit, le cœur et les sens se forment en même temps. L'amour divin et la religion s'éveillent au milieu d'une joie pure : celui qui entend ces chœurs de cent voix enfantines porter au Seigneur la prière de l'innocence pleure d'attendrissement et pense tristement aux paroles froides, isolées et non comprises que nous appelons prière.

Aucun enseignement ne dure plus d'une demi-heure; les exercices et les récréations se succèdent, de sorte que les enfans ne s'ennuient jamais et que leur santé n'en ressent aucun effet fâcheux; ils sont ainsi continuellement occupés, mais si gaîment et d'une manière si variée, qu'il n'y a presque jamais de fautes, et qu'il n'est point besoin de châtimens. La punition la plus redoutée est la menace de n'être plus reçu à l'école. Comme Aporti ne croit pas les punitions nécessaires, il trouve aussi que les récompenses sont inutiles et même nuisibles :

« On observe, dit-il, que les enfans entre 2 et 4 ans « n'en comprennent pas la valeur, et que ceux qui en « sont privés éprouvent un grand dépit, en les voyant « accorder aux autres. »

Voilà de quelle sagacité est doué le sage de Crémone : l'écrit que je vous présente et ses lettres renferment dans

chaque ligne les plus précieuses observations. On devait, par exemple, décider si chaque école de l'enfance serait confiée à un seul maître ou à deux, et pour s'en tenir à un seul militait, outre la raison de l'économie, la considération plus puissante d'augmenter, en la concentrant sur un seul, l'affection et le dévouement de l'instituteur pour les enfans dont il doit être un second père. « Mais « en ne donnant qu'un seul maître à ces écoles, dit Aporti, il serait facilement fatigué, et l'énergie nécessaire « avec des élèves pleins de vie et de mouvement s'évanouirait en lui. Pour les filles, il suffit d'une maîtresse « aidée par une servante. Les deux maîtres, écrit-il une « autre fois, offrent l'avantage, 1° de se suppléer tour à « tour en cas de maladie, sans que le cours des leçons « soit interrompu ou confié à quelqu'un d'inhabile; « 2° de contribuer par leur manière diverse de s'exprimer, au plus grand développement des enfans. Il est « vrai que la somme des connaissances qui pourront « s'insinuer dans ces tendres intelligences sera plus restreinte; mais elles auront l'avantage de leur faire mieux « comprendre les diverses manières d'exprimer les mêmes « choses. Veut-on se convaincre de l'importance de cette « vérité? qu'on interroge un enfant par une formule « autre que celle à laquelle on l'a habitué, et sur les matières qu'il connaît le mieux il aura de la peine à comprendre et plus encore à répondre. D'ailleurs, ajoute-t-il, le caractère du maître d'école sans coopérateur, « tel qu'on voudrait qu'il fût, est noble et élevé; mais il « l'est tellement qu'il appartient à la sublimité morale, « et le sublime moral est plus rare que le sublime intellectuel. L'art de l'éducation est encore dans l'enfance

« en Italie ; l'importance n'en a pas été suffisamment sen-
« tie : l'opinion générale ne soutient pas encore autant
« qu'il le faudrait, par une distinction honorable, celui
« qui se consacre à la tâche difficile de former les hommes
« à la vertu et à la vérité. C'est pourquoi jusqu'à pré-
« sent trouve-t-on peu de personnes éclairées et distin-
« guées qui s'y soient dévouées, et le nombre des bons
« instituteurs est encore restreint ; mais tout tend main-
« tenant à établir le juste principe de la valeur réelle des
« hommes aussi nécessaire que celui de l'importance de
« leurs lumières et de leurs actions ; et lorsque ce prin-
« cipe sera passé en habitude , on pourra en espérer
« une augmentation du nombre des maîtres réellement
« bons. »

J'ai voulu rassembler ces passages extraits d'une correspondance d'Aporti, qui est entre mes mains, bien que par là j'étende mon discours plus qu'il ne faudrait, parce que j'ai pensé que vous ne seriez pas fâchés de connaître ainsi le fondateur des écoles de l'enfance d'Italie.

Il n'est pas étonnant que les premiers enfans sortis à l'âge de 6 ans de ces écoles dirigées avec une telle sagacité, et placés ensuite dans les écoles primaires, s'y soient distingués par leur bonne conduite et leurs progrès dans l'instruction. Et ces enfans passés aux secondes écoles (je parle des pauvres), croyez-vous que le bon prêtre les abandonne? « Ces enfans, dit-il, passés aux secondes écoles,
« retournent dans l'intervalle qui sépare les leçons à l'école
« de l'enfance de charité, pour y être nourris et gardés.»
Quelle pensée providentielle ! quel excellent système de soin et et d'instruction qui fonde pour ainsi dire avec une certitude absolue la bonne éducation des enfans du pau-

vre, et qui peut en quelques années changer la face d'un pays!

Maintenant, combien pensez-vous qu'une de ces écoles, qui sont établies pour le bonheur du peuple, puisse coûter? Aporti fait le compte en détail des dépenses d'une école de 60 enfans, y compris les alimens. La dépense que nous appellerons de premier établissement, a été portée à 466 livres d'Autriche, et toutes les dépenses de l'année dans lesquelles entre l'entretien du mobilier, sont de 1630 livres, ce qui revient pour chaque enfant à 75 millésimes par jour, et en y ajoutant l'intérêt du capital employé dans l'établissement de l'école, ne monterait pas tout-à-fait à 77 millésimes. Celui d'entre nous qui voudrait dépenser un sol par jour sauverait donc un enfant! Si parmi cent personnes qui pourraient dépenser chaque jour un sol en œuvres de charité, on en trouvait seulement 20 qui voulussent l'employer à envoyer un enfant pauvre à l'école de l'enfance, tous les pauvres enfans de la Toscane seraient recueillis dans ces asiles charitables. Toutes les familles des pauvres seraient soulagées. La millième partie de l'argent qui s'emploie en dépenses coupables, de celui qui s'engloutit dans des œuvres de corruption, suffirait à préparer une nouvelle génération intelligente, industrieuse et morale. Je vous l'avoue, ces réflexions m'oppressent l'âme, elles m'égarent dans des pensées inquiètes et désolantes, elle me rendraient presque ennemi des hommes, si je ne pensais pas que la cause d'une telle indifférence pour le bien d'une partie si intéressante de l'humanité, n'est pas proprement la dureté de cœur, mais l'insouciance et l'isolement. On ne soulage pas les maux des pauvres, ou on les secourt mal, quoiqu'en

dépensant beaucoup, parce que les misères des pauvres ne se voient pas de près; parce que nous ne conférons pas ensemble sur ces misères et parce que nous ne disons pas entre nous : apportons-y le remède nécessaire.

Dans l'histoire naturelle on connaît une aggrégation de parties sans organes, sans centre commun, sans vie, qui s'appelle *Juxta-position*. Voilà, je gémis de vous le dire, voilà l'image de la société moderne, telle au moins qu'elle a été jusqu'à présent.

J'espère qu'elle cessera d'être ainsi. Confessons-le, nous sommes concitoyens, et nous semblons des étrangers; aucune pensée commune, aucune entreprise commune dirigée vers le vrai bien du plus grand nombre, aucune fraternité, aucune sincère affection ne nous rapprochent, ne nous font communiquer les uns avec les autres, et ne nous donnent cette vie et cette force d'existence sociale qui double la vie et la force des individus. Chacun a, à part soi, une bonne idée, un sentiment généreux, chacun a son obole à porter au malheureux, mais ces idées, ces sentimens, ces oboles séparés sont stériles et sans vie. Réunissons-les, ils deviendront une œuvre vivante et féconde. L'association est désormais la seule ressource qui reste à l'industrie et au commerce en péril; mais, croyez-moi, l'association est bien plus encore le seul remède contre cette tempête de la pauvreté et de l'énergie du peuple, qui déjà gronde et va bientôt éclater sur nos têtes. Associons-nous, non pour combattre ce peuple, mais pour le soutenir, le régénérer, et nous en faire un ami. Je parle ainsi fortement à Florence, parce que Florence, jadis l'émule et l'exemple de toutes les villes de Toscane, Florence, autrefois la première dans la

carrière des œuvres de bienfaisance, est maintenant vaincue. Pise, la dernière peut-être à suivre jadis Florence, déjà l'atteint, déjà la surpasse. Les notices relatives aux écoles de l'enfance de Crémone, qui les a recherchées? Qui a commencé avec le digne Aporti cette correspondance précieuse de laquelle j'ai pu recueillir les faits intéressans que je vous ai communiqués, et de laquelle on pourrait encore en extraire beaucoup d'autres? ce sont des personnes estimables de Pise que je ne vous nomme pas, ignorant si leur modestie me le permettrait. Tandis que je vous parle ici, on travaille déjà à Pise. Une école particulière pour les enfans pauvres y a été ouverte, et je puis avec un vrai plaisir vous en nommer le fondateur, parce que lui-même s'est fait connaître aux autorités publiques. C'est M. Luigi Frassi. Une imitation des écoles de l'enfance a été aussi établie à Livourne.

N'ayons pas honte que d'autres nous aient précédés, mais établissons entre nous une lutte fraternelle. Dans la Toscane il y a peut-être 25,000 enfans misérables dont le sort est entre les mains des personnes pieuses et compatissantes. A Florence, il y en a peut-être 2,000 qui végètent péniblement dans la misère, dont aujourd'hui les âmes sont encore innocentes; mais qui peut dire ce qu'elles deviendront dans peu d'années! Si j'étais certain du nombre, si j'avais leurs noms, je voudrais vous les faire connaître tous, je voudrais vous présenter deux urnes; dans l'une vous jetteriez un vote pour leur condamnation à un abandon perpétuel, dans l'autre vous renfermeriez le vote qui les ferait participer au bienfait d'une des écoles de l'enfance semblables à celles de Crémone.

Cessant de parler de ces malheureux, que vous dirai-je maintenant? Vous emploierez un jour beaucoup d'argent pour alimenter des mendians qui chercheront peut-être à vous dépouiller et qui troubleront votre paix. Quelques francs, quelques pensées que l'égoïsme rend peut-être pénibles au premier abord, mais que la charité rend ensuite délicieuses, suffisent pour sauver ces enfans, pour les diriger, pour les rendre bons, pour faire qu'un jour ils vous aiment et vous bénissent. Eh bien! voilà les urnes! voilà les noms! choisissez.

NOTE.

La lecture de ce mémoire, si rempli de charité et si plein de sagesse, fut acceuillie avec enthousiasme par la Société Toscane, composée de tant d'hommes distingués par les dons de l'esprit et du cœur. Excités par les éloquentes paroles de Lambruschini, ils ouvrirent, séance tenante, une souscription par actions, pour instituer à Florence une salle d'asile de charité, et ils reçurent le vertueux Aporti au nombre des Académiciens géorgofiles. Il nous a paru convenable de publier ce mémoire comme un hommage rendu à Aporti et à la Société au milieu de laquelle il a été lu.

Nous ajouterons que le 18 octobre, nous avons visité à Crémone les écoles de l'enfance, et examiné tous les points traités dans le mémoire. Nous avons vu les petits enfans des deux sexes recevoir dans deux écoles séparées les premières instructions qui développent l'intelligence encore vierge. Nous les avons vus marcher trois à trois dans la cour, et les plus grands montrer aux petits à marcher au pas. Nous les avons entendus dans leur promenade chanter en italien des hymnes sacrés adaptés à leur âge, et enfin nous avons assisté, à une heure après midi, au modeste repas que leur offre la charité des ci-

toyens. Nous l'avons vu avec émotion ; nous nous sommes réjouis d'être témoins de ces fruits de la civilisation moderne, et nous avons répété avec Lambruschini que c'étaient là de véritables révélations faites par la sagesse et par la charité.

Nous avons seulement regretté de n'avoir point trouvé Aporti qui était à la campagne, mais nous avons vu les hommes bienfaisans qui suivent ses traces dans cette œuvre si pieuse, et l'on nous a montré le Manuel qu'il fait imprimer pour l'instruction des enfans, livre jusqu'à présent sans modèle et qui sera d'une grande utilité. Jusqu'à présent les hommes n'ont voulu s'occuper que des hommes. Le philosophe qui s'occupe des enfans aura bien mérité des générations futures et sera béni par elles.

Puisse l'exemple de Crémone être suivi dans d'autres villes! puisse l'exemple d'Aporti être imité par d'autres sages ! Qu'ils continuent à prendre soin de ces plantes nouvellement écloses, l'espoir du genre humain ! Qu'ils répandent l'éducation parmi les enfans, et ils n'auront que de favorables présages, que des espérances chères à l'égard de la génération qui s'élève. Ce sera du moins une consolation de notre vieillesse d'avoir contribué à faire prospérer cette génération destinée à nous succéder. Peut-être sera-t-elle reconnaissante des biens qu'elle saura tenir de nous, et peut-être, versant des larmes de gratitude, prononcera-t-elle la prière qui invoque le repos, sur la terre qui sera notre asile contre les agitations de la vie.

SACCHI.

RAPPORT

DE M. L'ABBÉ FERRANTE APORTI, DE CRÉMONE,

Membre correspondant de l'Académie I. et R. des Géorgofiles de Florence,

SUR LES

ÉCOLES DE LOMBARDIE,

ET PARTICULIÈREMENT SUR LES ÉCOLES DE L'ENFANCE,

COMMUNIQUÉ A L'ACADÉMIE

PAR M. RAPHAEL LAMBRUSCHINI,

Membre ordinaire de cette Société,

DANS LA RÉUNION DU 7 JUILLET 1833.

RAPPORT

DE M. L'ABBÉ FERRANTE APORTI, DE CRÉMONE,

SUR LES

ÉCOLES DE LOMBARDIE.

La plupart des forces morales et d'opinion des siècles précédens, ayant été détruites ou paralysées par les révolutions qui agitèrent le monde vers la fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième, aucun autre appui ne restait à l'ordre social, au milieu du peuple de la Lombardie, que les exercices religieux et les instructions répandues avec zèle par les curés, les dimanches et les jours de fêtes. — Mais quel fruit réel pouvait-on espérer de pareils enseignemens, interrompus par les jours de travail, et offerts à des esprits dont le plus grand nombre peut être comparé à ce terrain pierreux dont parle l'Evangile, sur lequel tomba la se-

mence de la céleste parole, dévorée bientôt par les oiseaux du ciel? Un système d'idées religieuses et morales qui doit être la règle de la conduite humaine, fût-il même réduit aux plus simples principes, peut-il être appris de cette façon et par de tels esprits? C'est de là qu'est née pour notre peuple cette profonde ignorance de toute vérité, fondement et soutien de la vertu et de la vraie piété; ignorance qui menaçait de précipiter les mœurs dans la plus effrayante dégradation. — Notre gouvernement eut la sagesse d'adopter l'unique remède qui puisse guérir radicalement les plaies morales d'un peuple, et il se fit le directeur et le propagateur de l'instruction populaire, en fondant les *écoles publiques élémentaires*. En 1821 on vit ouvrir, aux frais du trésor royal, les écoles *secondaires* de garçons et de filles, dans chaque ville chef-lieu de province. — Dans celles des garçons on enseigne la lecture, l'écriture et la grammaire italienne aux enfans qui tendent, par l'étude de la langue latine, à la profession des sciences, et surtout à ces jeunes garçons qui ont besoin d'en connaître au moins les principes pour l'exercice raisonné de l'art ou de l'industrie qu'ils comptent embrasser; on enseigne à ces derniers, dans un cours de deux années, les élémens de géométrie, de stéréométrie, de physique, d'arithmétique supérieure, d'histoire naturelle, de géographie, d'architecture, de dessin, et on leur apprend à rédiger toute espèce de lettres et d'écritures nécessaires dans les affaires communes de la vie. — Dans les écoles de filles, celles-ci apprennent à lire, à écrire, à compter, étudient la grammaire, et l'art d'exprimer leurs propres idées avec ordre et correction, elles sont enfin exercées à toutes sortes de travaux

d'aiguille. — En 1822 on organisa aussi dans les paroisses des villes et des campagnes, les écoles primaires pour les deux sexes (à la charge des communes); le soin en fut confié aux curés, et la surveillance à des inspecteurs ecclésiastiques, nommés par le gouvernement, qui assistent aux examens de semestre et font ensuite des rapports aux autorités supérieures sur la conduite des maîtres et l'état des écoles. — Dans chaque école primaire ou secondaire, une leçon quotidienne de doctrine religieuse est donnée pendant une heure par des cathéchistes chargés spécialement de ces fonctions; elle fait aussi partie de l'enseignement scolaire. — Cette combinaison a produit jusqu'ici d'importans résultats moraux. — Les enfans qui, à six ans, entrent aux écoles, commencent de bonne heure à vivre sous la discipline, à s'habituer à l'ordre, à l'émulation, à agir avec droiture, non par crainte de la punition, mais par le désir de cette paix de l'âme qui résulte d'une vie vertueuse, du respect et de l'amour du prochain. — Confondus comme sont les riches et les pauvres dans les écoles publiques, que de leçons pratiques les uns et les autres ne doivent-ils pas tirer de cette association! Le riche apprend à estimer le mérite dépouillé de toute apparence extérieure, le pauvre prend les bonnes manières du riche, participe à son éducation polie, et ils se stimulent mutuellement par une vertueuse rivalité. — Ces courtes réflexions suffisent à mon avis pour convaincre de la supériorité de l'éducation et de l'instruction publiques sur l'éducation particulière, lorsqu'il s'agit de développer, conformément à la sagesse et à l'honnêteté, les facultés morales et intellectuelles des enfans.

Nos ecclésiastiques, qui reconnurent le bien que l'on pouvait tirer des nouvelles institutions pour acheminer les enfans vers l'exercice d'une piété éclairée, acceptèrent avec zèle les soins que les lois leur confiaient et qu'exigeait d'eux l'esprit de leur ministère, et ces soins ne furent pas infructueux. — C'est l'usage parmi nous de faire aux jeunes gens, lors de leur première communion, un présent analogue à la circonstance; leur ignorance ne permettait pas de leur donner autre chose que des couronnes et des rosaires; et depuis l'établissement des écoles, sur 100 garçons et filles, à peine les rosaires furent-ils distribués à 5 ou 6 d'entre eux, les autres sachant lire reçurent de petits livres de piété.

On voit quels résultats plus grands et plus durables ceux à qui est confiée la direction des âmes peuvent espérer de leurs travaux, lorsque les fidèles seront rendus capables de s'approcher des sacremens dans des dispositions convenables, pénétrés de la sainteté de leur action, et non plus seulement après une préparation générale, et je puis dire superficielle. On y doit ajouter les heureux effets que les leçons élémentaires de religion, données dans les écoles, peuvent faire attendre à l'avenir des prédications et de l'enseignement paroissial. La masse des auditeurs n'offrira plus cette foule de rustres incapables de comprendre les orateurs sacrés, de les suivre dans leur explication, ni de retenir les préceptes de la doctrine chrétienne; exercés dans les écoles depuis leur enfance à l'attention et au raisonnement, instruits du dogme et de la morale, connaissant aussi les Evangiles qui se lisent dans la liturgie des jours de fêtes, ils comprendront les discours des pasteurs et les sentiront véri-

tablement. Tel me semble être l'accomplissement du pieux désir de Saint-Jean-Chrysostôme, qui disait à ses auditeurs : « Je vous demande qu'un jour de la se-« maine, ou le dimanche même, chacun prenne entre ses « mains la portion des Evangiles qui doit être expliquée, « et que, retiré chez soi, il la lise plusieurs fois, discute « avec un soin vigilant les choses difficiles, et qu'il les « analyse en marquant les passages obscurs, et ceux qui « lui paraissent contradictoires. — Assistez à notre ex-« plication, après avoir ainsi médité, et nous en retire-« rons aussi bien que vous un grand avantage, puisqu'il « nous sera moins difficile de vous faire comprendre le « vrai sens de paroles déjà familières à votre esprit; de « cette manière vous pourrez acquérir plus d'intelligence, « non-seulement pour comprendre, mais aussi pour in-« struire les autres. Maintenant, au contraire, la plupart « de ceux qui nous écoutent sont obligés d'apprendre tout « à la fois et les passages de l'Evangile et les réflexions « que nons y ajoutons ; si donc nous suivions la méthode « que j'indique, pendant tout le cours d'une année, « je crois que nous en retirerions de grands fruits. » (Homel. I. 14 Tobie.)

La raison voudrait que maintenant je parlasse des importans avantages qui dérivent pour la société et le bien-être des familles de l'instruction des femmes; mais ils sont compris par tout le monde. Elles, aussi, font partie de la grande famille chrétienne, l'Evangile les a rendues égales à l'homme en les tirant de l'abjecte condition dans laquelle elles existèrent tant que se maintinrent les antiques idées religieuses, et elles ont droit à une éducation conforme à leur tâche difficile et sublime

de mère et de compagne de l'homme. La Lombardie qui, hors des monastères, n'avait pas de maîtresses capables de professer l'enseignement, en compte à présent 1,076; et c'est une grande augmentation à la classe des personnes éclairées.

L'utilité des écoles publiques fut tellement sentie dans toute la Lombardie, que déjà en 1830, c'est à dire après l'intervalle de huit années, il existait 53 écoles secondaires de garçons, 14 écoles secondaires de filles, 2,267 écoles primaires de garçons, et 1,044 écoles primaires de filles, qui toutes ensemble recueillaient 107,457 garçons et 48,135 filles, nombre qui établit le rapport de 1 sur 13 entre les éleves et la population. On mit surtout à exécution dans la ville et la province de Crémone l'article important du plan organique qui recommande la formation des *Ecoles du dimanche.* On y exerce pendant deux ou trois heures les jeunes artisans sortis des écoles (à l'âge de 12 ans) aux études littéraires et religieuses, ainsi ils ne perdent pas le fruit des enseignemens déjà reçus, et au contraire ils s'y perfectionnent par l'usage. Ce genre d'école fut si bien accueilli dans le public que de jeunes adultes, âgés de 24 ou même 25 ans, qui ne connaissaient ni la lecture ni les principes des autres arts intellectuels nécessaires à tous, occupés d'ailleurs à exercer leurs métiers dans la semaine, demandèrent l'admission aux écoles du dimanche. Il fallut ajouter aux études les diverses branches de l'enseignement primaire : les leçons de dessin et d'architecture, à l'usage des artisans, firent aussi partie de ces écoles du dimanche.

Je voudrais pouvoir énumérer tous les avantages de

ces institutions! J'indiquerai seulement à quel point ces adultes, qui n'avaient jamais fréquenté d'écoles, étaient ignorans, même de leur propre existence, du glorieux privilège d'une âme immortelle, des relations entre Dieu et l'homme, et de la nature et du but de la rédemption, en un mot, des premiers fondemens et des préceptes de la morale religieuse et civile. — Après avoir dissipé cette fâcheuse ignorance, on leur montrait à quel péril, pour eux-mêmes et la société, ils étaient soustraits, quels hommes ils seraient devenus et quels, au contraire, ils deviendraient par l'influence des écoles. Maintenant ils assistent aux offices divins, non plus machinalement, comme les ignorans, mais avec un sentiment de foi réel, et en se servant d'un livre ou d'un manuel de piété. — Cette année les écoles du dimanche sont au nombre de 4 à Crémone, et de 55 dans la province, on y compte 806 élèves.

Il y eut des détracteurs du système d'instruction populaire, dans les premières années de son existence; le plus grand nombre d'entre eux prévoyaient des dangers dans l'émancipation de l'esprit humain, d'autres entrevoyaient dans l'ignorance dissipée du vulgaire la diminution d'un gain répréhensible. — Je ne parlerai point de ceux-ci, que Dieu les sauve des conséquences de leurs propres idées, et donne aux gouverneurs des peuples le zèle suffisant pour les rendre intelligens et pour les éclairer de telle sorte qu'il ne soit plus possible de les tromper! — Les gens de bien cessèrent de craindre lorsqu'ils virent que là où *l'on fait avancer du même pas la culture morale et intellectuelle de la jeunesse*, là où les maîtres forment en même temps le cœur et l'esprit

des enfans, les écoles deviennent le remède et le préservatif de la contagion du vice. — On vit ensuite combien les enfans élevés dans les écoles et selon les méthodes prescrites, sont devenus humains, intelligens et pieux, combien au contraire ceux qui ne les fréquentent pas restent grossiers et violens; et l'on fut convaincu qu'il n'y a pas d'autre moyen de prévenir le mal qui dérive pour les mœurs publiques, et par conséquent pour la religion pratique, de l'ignorance, de la négligence ou de la corruption de parens incapables d'élever sagement leurs enfans. Mais dans l'impulsion générale donnée à l'esprit d'éducation, on ne tarda pas à s'apercevoir que pour des causes inconnues, les fruits des écoles publiques n'étaient pas aussi abondans que semblaient le promettre l'excellence des méthodes, l'importante utilité des choses enseignées et le zèle d'habiles maîtres. Des enfans déjà pervertis dans leurs penchans et leur intelligence, ou même entièrement stupides, furent présentés aux écoles publiques, et ils devint fort difficile de les redresser et de les conduire au degré de progrès que leur âge permettait d'espérer. On en rechercha les causes de plus près, et elles furent reconnues avec évidence dans le système vicieux des écoles dites des *Maîtresses* (sévreuses ou gardeuses d'enfans), auxquelles parmi nous on a coutume de confier les enfans dès qu'ils savent marcher; ces causes se retrouvèrent plus encore dans diverses parties de l'éducation domestique. — Qu'on me permette d'exposer les observations faites à Crémone, sur de tels désordres et leurs conséquences.

1° Dans les habitudes morales des enfans on reconnut : l'obstination et les caprices produits par la trop

grande condescendance des parens ; l'esprit de vengeance insinué par l'usage de calmer les chagrins des enfans, en dirigeant leur main pour frapper l'auteur véritable ou présumé d'une injure ; la sauvagerie, la timidité causées par l'isolement dans lequel ils vivent au milieu même de leur famille ; le défaut d'habitude d'ordre et de toute pratique vraiment *morale* et *religieuse*.

2° Relativement à la culture intellectuelle, on reconnut : que tout l'enseignement qui leur était donné se réduisait à imprimer dans leur mémoire quelques amphigouris sots et quelquefois honteux, a leur raconter des histoires de sorcières, de fées, d'apparitions, de revenans et de follets, propres seulement à encombrer leur esprit de vaines terreurs ; qu'aucun développement n'était donné à leurs facultés morales, qu'aucune direction ne formait leur jugement naissant, et que l'ensemble des connaissances qui s'insinuaient dans leur âme encore pure, était surtout propre à la gâter dans ses premières impressions et son premier développement. — Si ces flexibles intelligences sont capables d'apprendre le langage maternel et ses absurdités, pourquoi ne retiendraient-elles pas des choses utiles, dans un ordre tel qu'elles puissent contribuer à diriger leur raison ?

3° Quant au développement des facultés physiques, d'innombrables inconvéniens résultent de l'usage de condamner les enfans à rester asssis pendant plusieurs heures de la journée, presqu'immobiles sur leurs petites chaises, ou de les abandonner à leur vivacité naturelle et immodérée. La première de ces erreurs produit l'affaiblissement des forces corporelles des enfans et ces difformités qui souvent les rendent malheureux et inu-

tiles durant toute leur vie. — La seconde leur fait quelquefois contracter des maladies graves qui laissent ensuite des traces longues, souvent irremédiables, et par lesquelles estropiés et mutilés ils deviennent un fardeau inutile à la société. — Ces vices dans l'éducation de la première enfance, portent un préjudice très certain à la force et à la santé du corps, font naître des défauts difficiles à corriger, et sont cause de fausses idées et des faux jugemens qui s'introduisent dans l'intelligence naissante des enfans. — Ces deux derniers inconvéniens sont d'autant plus dignes de remarque, que l'on reconnait de plus en plus par l'expérience de chaque jour, combien les premières impressions et les premières idées infiltrées dans notre âme dès l'âge le plus tendre sont ineffaçables.

Il est facile de s'apercevoir que la crainte de fatiguer les enfans en les instruisant n'est que l'effet d'une tendresse blâmable de la part des parens, de même que l'opinion que l'enfance est incapable de retenir des idées raisonables est un préjugé. — Il n'y a aucun temps dans la vie de l'homme, dit Quintilien, qui ne demande de l'attention et de la culture. — Les enfans peuvent apprendre dès qu'ils savent parler, et c'est perdre le temps le plus précieux de la vie que de leur permettre de remplir leurs premières années par des bagatelles. — On pense à tort qu'ils ne raisonnent pas : il suffit pour se convaincre du contraire de les observer dans leurs petits jeux et de les écouter discourir.

Toutefois on ne doit pas en conclure qu'il faille donner une vaste extension à la sphère des enseignemens utiles à l'enfance. La possibilité de l'éducation et de l'instruction établie, nous choisissons seulement ceux qui sont ap-

plicables aux enfans, et *suggérés par les jeux qu'ils inventent d'eux-mêmes et sans être dirigés par un guide ou par un maître.*

On observe : 1° que les plus jeunes enfans en voyant un nouvel objet en demandent aussitôt le nom. — Et pourquoi n'exciterait-on pas leur curiosité, tantôt en leur faisant considérer des objets nécessaires ou utiles à connaître, tantôt en leur demandant les noms qu'ils ignorent d'objets qui leur sont bien connus ? On obtiendrait ainsi le grand avantage de leur enseigner les premiers principes de la langue italienne dans sa pureté, et cela sans avoir recours aux règles grammaticales, mais par le fait seul, ce qui convient tout-à-fait à cet âge. 2° Ils aiment extrêmement les histoires et les récits, et ils prêtent une attention soutenue aux nourrices et aux bonnes quand elles leurs racontent les sottes niaiseries dont se composent leurs récits. On peut tirer parti de cette curiosité naturelle, et substituer avantageusement à ces contes, vides et insipides l'exposition de l'histoire sacrée qui sert en même temps d'acheminement vers la connaissance des doctrines religieuses. — Les enfans eux-mêmes nous guident dans la méthode à suivre pour l'étude de ces connaissances. — En effet, quand on leur montre un tableau représentant une figure ou un fait, ils l'examinent avidement et demandent aussitôt : Qui est celui-ci ? Et celui-là ? Que fait-il ? etc. Choisissez de bonnes images représentant des faits de l'histoire Sainte, vous les leur montrerez par séries et avec discernement ; vous pourrez leur raconter les faits relatifs à la personne et à l'action qu'ils ont sous les yeux, et ainsi les instruire de bonne heure d'une manière insen-

sible et agréable, dans une branche si importante de la science religieuse. — 3°. C'est encore un fait prouvé que les enfans aiment à chanter, et le chant lui-même, quand il est bien enseigné, sert à concilier la justesse et la souplesse de la voix, et à imprimer à l'oreille le sens de la juste intonation et de l'harmonie. Cela exerce même une certaine influence sur la prononciation familière, et l'habitude de parler d'une voix bien modulée donne de la grâce au discours et nous fait écouter avec plaisir par ceux avec qui nous conversons; tandis qu'une voix rauque et faussée produit un effet désagréable et quelquefois nuisible. C'est un avantage qu'il ne faut pas négliger que cette justesse du ton de voix, modifiée par le chant; les sons des mots prononcés à haute et intelligible voix, ou même chantés, se saisissent mieux, et cela sert beaucoup (l'experience en fait preuve) à prévenir tout défaut de l'organe, qui, négligé ou mal combattu dans le premier âge, amène plus tard le *bégaiement*; ce défaut est grave, il trouble et souvent rend ridicules et humilie des personnes d'un esprit distingué, que ce vice de prononciation empêche d'exprimer clairement leurs idées. — 4° Enfin il ne peut y avoir de doutes sur la tendance qu'ont les enfans pour lire, écrire, et pour énumérer les objets.

On a déduit le plan suivant d'éducation et d'enseignement des observations que nous venons de citer.

1°. *Education et instruction intellectuelles.* — On se propose d'éclairer l'intelligence par la connaissance des objets usuels et de leurs noms disposés systématiquement et distribués par classes; tandis que les en-

fans les apprenent, on leur en fait distinguer les ressemblances et les dissemblances, le tout et ses parties, les genres et les espèces. — On fait ainsi la nomenclature des parties du corps humain et de l'habillement, des objets naturels les plus communs, divisés en *animaux*, *végétaux* et *minéraux*, des édifices et de leurs parties, des alimens, des ustensiles de ménage, etc..... — Ces connaissances et toutes les autres sont communiquées par la méthode *démonstrative*, qui consiste à présenter réellement les objets, ou leur image fidèle, en dirigeant sur eux l'attention des petits élèves. On rattache encore à cette même éducation l'étude de l'alphabet, de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique, et celle de la religion, regardée comme la plus importante et suivie historiquement comme il convient à un âge pre.qu'incapable de saisir les abstractions.

2°. *Éducation et instruction morales.* Elle se compose : des prières quotidiennes du matin, de midi et du soir et de courtes actions de grâces, extraites des Saintes Ecritures et des livres de la lithurgie catholique; l'on y joint l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, et une invocation générale des Saints; de l'étude de l'Histoire Sainte sur les images, et des préceptes moraux, utiles règles de conduite, que l'on déduit de leur explication.

La discipline même de l'école fait aussi partie de l'éducation morale; l'obéissance et la subordination étant exigées indistinctement, tous s'habituent à l'ordre. Quand on aperçoit de petits différens entre les élèves, on établit alors des principes de conduite et de complaisance mutuelle qui se développent et ne s'effacent plus. Enfin les

psaumes choisis parmi ceux qui renferment un sens moral, et que les enfans apprennent par cœur pour les chanter, contribuent aussi à cette éducation. Ils ne peuvent, il est vrai, en comprendre le contenu, mais le moment viendra pour eux d'en découvrir la signification, et alors, au lieu des idées honteuses ou absurdes que renferment les chansons apprises chez les sevreuses, ils trouveront les maximes d'une morale toute divine.

3° *Éducation et instruction physiques.* Les organes de la voix et de l'ouïe se forment par le chant, et l'on exerce la vue à savoir aprécier ce qui est beau et harmonieux dans les proportions par l'inspection des images les meilleures et les plus régulières. Les jeux et les exercices gymnastiques, mis à la portée de l'âge et de la capacité des enfans, contribuent beaucoup à rendre leurs petits corps forts et robustes. On doit considérer aussi comme entrant dans le système d'une sage éducation physique, la vie réglée qu'ils mènent dans l'école; les fréquentes récréations; les études mêmes, toujours présentées sous la forme d'amusemens; leurs repas sobres et pris à des heures régulières; l'exercice périodique et modéré qu'on leur procure trois fois par jour, les marches dans l'école, et le chemin qu'il leur faut parcourir tant pour venir que pour retourner chez eux.

Ce fut sur ces bases et avec ce réglement que l'on établit une école de l'enfance pour les enfans riches, soit parce que le but proposé pouvait attirer de bons maîtres, soit parce qu'il semblait plus facile de bien réussir, soit enfin parce qu'il importait beaucoup de créer le plutôt possible une école où l'on pût recueillir les lumières certaines de l'expérience, et familiariser par là l'opinion pu-

blique avec le nouveau système, car alors l'utilité en pouvait être démontrée par des faits, et l'on donnait en même temps un objet d'émulation aux sevreuses excitées ainsi à travailler à l'amélioration de leur méthode.

Le gouvernement impérial et royal, résidant à Milan, approuva cette idée aussitôt qu'elle lui fut présentée et permit, par le décret du 30 août 1829, de la mettre à exécution : « Ordonnant que de temps à autre on rendît « compte des progrès de la nouvelle institution ; *consi-* « *dérant qu'il est d'un grand intérêt de recueillir des* « *faits propres à établir la nécessité de l'extension ulté-* « *rieure d'établissemens particuliers si utiles.* »

Nos idées étaient surtout tournées vers les pauvres et vers les lieux où le besoin et l'absence d'éducation chrétienne se font le plus vivement sentir. Le plan d'une école de l'enfance pour les indigens fut donc soumis au gouvernement, et nous reçûmes non-seulement son approbation (1), mais aussi des paroles d'encouragement et de bienveillance. Des souscriptions s'obtinrent dans toutes les classes dès que la chose eut été proposée au public ; tellement que de 1830 à 1831 nous pûmes déjà élever et nourrir 34 enfans.

Les directeurs de la société charitable (Istituto Elemosiniero), voyant que les aumônes journalières contribuent bien peu au soulagement réel du pauvre, et servent souvent d'aliment à ses vices, eurent la pensée de nourrir les enfans dans notre école, jugeant qu'un tel changement, loin de violer les intentions des donateurs, en réglait

(1) Par le décret du 31 août 1830.

seulement mieux l'application, et en augmentait le bienfait. Forts de ces ressources et de quelques autres, nous pensâmes à ouvrir également une école de filles : la permission du gouvernement nous fut accordée par le décret du 27 novembre 1832, et l'école s'ouvrit le 15 janvier 1833. Maintenant nous élevons 94 garçons et 46 filles, et nous espérons que Dieu nous aidera à étendre encore plus cette œuvre. Ayons la confiance qu'il disposera l'âme de quelques personnes pieuses à lui donner un fondement stable. Et comment ne pas l'espérer? Il veut que nos vœux et nos travaux tendent à l'établissement et à l'accroissement de son règne, et en ouvrant les écoles de l'enfance, ne nous efforçons-nous pas d'apprendre à l'homme dès son plus jeune âge à vénérer et à louer l'unique vrai Dieu et son divin Messie, et à connaître et pratiquer les principes de toutes les vertus?

Que les succès obtenus jusqu'ici à Crémone encouragent donc d'autres personnes à essayer et à poursuivre aussi cette œuvre sainte! Jésus Rédempteur du genre humain nous a laissé cette assurance positive : « qu'il re« garderait comme fait à Lui-même tout ce qui serait fait « pour les pauvres enfans, *qu'Il a bénis* ; » les ecclésiastiques sentiront cette vérité, et ils donneront leur coopération à la noble entreprise de porter à la vertu et à la piété l'âme de ces innocentes créatures; et le clergé, qui dans les siècles passés fut l'ardent promoteur des institutions charitables destinées au soulagement des infirmités physiques, reconnaîtra que notre siècle a besoin d'hospices pour les infirmités morales, et que ce sont les écoles publiques qui doivent en servir.

Oh! puissent les écoles de l'enfance se répandre dans

toute l'Italie ! Oh ! puisse la terre classique sentir une fois qu'il ne suffit pas de fournir des modèlés au génie, mais que pour atteindre à la gloire toute entière, il faut encore offrir l'exemple de toutes les vertus. Dieu promettait au peuple hébreu, qui était le sien, de le rendre un *peuple intelligent et sage* : c'est à le devenir que doivent aussi tendre tous nos efforts.

LETTRE

DE L'ABBÉ F. APORTI,

SUR LES

ÉCOLES DU DIMANCHE.

Dans les instructions aux curés, protecteurs nés des écoles primaires, annexées au réglement général, il est dit :

« Comme en général, et surtout dans les campagnes, les « années d'école prescrites ne suffisent pas pour terminer « la véritable éducation des enfans, le curé ou son vicaire « pour les matières religieuses, et le maître d'école pour « les autres objets, devront, dans tous les lieux où il n'y a « que des écoles primaires, donner des instructions du « soir aux jeunes gens qui, à cause de leur âge (de 12 à « 15 ans), ne sont plus obligés de suivre les leçons. » Notez que les enfans des deux sexes de 6 à 12 ans doivent fréquenter tous les jours l'école.

C'est d'après ce réglement, complément, pour ainsi dire, du plan de l'éducation populaire, que dans le second sémestre 1822, époque à laquelle fut fondée la grande école secondaire de Crémone, on ouvrit le dimanche les cours d'architecture et de dessin pour l'usage des artisans occupés les autres jours à l'exercice de leur métier. On ouvrit des cours, en rapport avec les moyens employés dans leur art, aux forgerons, aux menuisiers, aux maçons, aux orfèvres, à tous ceux enfin qui, dans la pratique de leur métier, emploient la règle et le compas ; à ceux qui ont besoin de connaître, au moins d'une manière pratique, la description et la position des diverses lignes, et la construction régulière des figures géométriques ; à ceux enfin qui appliquent les diverses formes architecturales aux ouvrages d'art, pour qu'ils eussent ainsi une direction sûre pour les exécuter, et se rendissent plus capables d'atteindre un degré élevé de perfection.

On voit par là que l'école de dessin du dimanche en-

seigne la géométrie pratique, choisissant seulement les lignes et les figures employées dans les métiers, le dessin des machines, les élémens de mécanique et d'architecture et ceux de l'ornement. On sait qu'en Italie tous les artisans, même les peintres de décorations, apprennent par la pratique et non par les règles fondamentales de la théorie, les diverses opérations de l'art. Il résulte de là que beaucoup d'entre eux, capables naturellement des plus grandes choses, se bornent à ce qui leur est enseigné par leur maître, et la plupart exécutent très-grossièrement, et gaspillent leur temps et leurs matériaux.

On sentit bientôt l'utilité de ces institutions, et les personnes qui les fréquentaient, devenant plus habiles dans leur manière d'opérer, excitaient l'émulation des autres à profiter d'un si grand avantage. L'école du dimanche devint très-nombreuse en peu de temps. Dans l'année suivante, 1823, on ouvrit aussi une école du dimanche d'enseignement élémentaire, comprenant le catéchisme catholique. On ne put pas penser à la diriger comme école de perfectionnement; car avant la réforme générale de l'institution publique élémentaire, introduite en 1821 et 1822, il existait peu d'enfans du peuple, je ne dirai pas instruits, mais initiés à la connaissance de la lecture, de l'écriture et du calcul. Pour cette raison, il devint nécessaire d'adjoindre à la classe de perfectionnement, qui fut établie pour quelques personnes déjà avancées dans les études élémentaires, une autre classe de purs élémens, et d'instruction générale de la doctrine catholique.

Cet arrangement donna l'espérance que l'on pourrait appeler aussi les adultes à l'école, et que ceux-ci, plus près

de devenir pères de famille, deviendraient de meilleurs guides pour leurs enfans et exigeraient d'eux plus d'assiduité à l'école. On prévit ensuite la nécessité d'instruire ces adultes dans la religion du Rédempteur sans laquelle l'homme ne peut être régénéré.

L'effet eut lieu tel qu'il avait été prévu, et parmi les 107 éléves de l'école du dimanche, 28 étaient de l'âge de 15 à 22 ans, et tout le reste de 12 à 15. On observa dans un très grand nombre la plus triste ignorance des doctrines relatives à la Divinité. Je dis triste, car que peut-on espérer de bon d'un homme qui n'est pas instruit et pénétré des divines perfections de l'Etre-Suprême, et dont Saint Paul a dit :

« Comme ils n'ont pas voulu reconnaître Dieu, Dieu « aussi les a livrés à un sens dépravé ; en sorte qu'ils ont « fait des actions indignes de l'homme ; ils ont été rem-« plis de toute sorte d'injustice, de méchanceté, de forni-« cation, d'avarice, de malignité ; ils ont été envieux, « meurtriers, querelleurs, trompeurs ; ils ont été cor-« rompus dans leurs mœurs, semeurs de faux rapports ;

« Calomniateurs et ennemis de Dieu, ils ont été ou-« trageux, superbes, altiers, inventeurs de nouveaux « moyens de faire le mal ; désobéissans à leurs pères, et « à leurs mères.

« Sans prudence, sans modestie, sans affection, sans « fidélité, sans miséricorde.

« Et après avoir connu la justice de Dieu ; ils n'ont pas « compris que ceux qui font ces choses sont dignes de « mort, et non-seulement ceux qui les font mais aussi « quiconque approuve ceux qui les font (1). »

(1) Ep. aux Rom. I, 28, 32.

Que l'on compare ces tristes effets de l'ignorance des premières idées de la religion décrits par saint Paul, le plus grand de tous les saints et le maître de toute l'Église, (ainsi l'appelle saint Chrysostôme), que l'on compare à ceux dont il parle cette classe d'hommes de toutes conditions, nos contemporains, oublieux et négligens des doctrines religieuses, et l'on verra que les mêmes effets ont encore lieu de notre temps.

Vous comprendrez facilement, Monsieur, avec quelle vivacité les vénérables ministres du Sanctuaire, qui désirent atteindre le but de leur mission, durent accueillir cette institution, sachant « qu'il ne faut pas que le serviteur « du Seigneur s'amuse à contester ; mais qu'il doit être « modéré envers tout le monde capable d'instruire et pa- « tient ;

« Qu'il doit reprendre avec douceur ceux qui résistent « à la vérité, dans l'espérance que Dieu pourra leur « donner un jour l'esprit de pénitence pour la leur faire « connaître (1). »

Les fondateurs de l'école élémentaire, ayant donné l'exemple de protéger l'école du dimanche, trouvèrent bientôt des imitateurs, et les éloges qui furent donnés à cette nouvelle œuvre de charité par la commission impériale et royale, et par les inspecteurs généraux des écoles, firent qu'elle se répandit plus promptement dans la province de Crémone et dans le royaume de Lombardie.

Dans les villes et dans beaucoup de villages, c'est entre 7 et 9 heures et demie du matin que l'instruction

(1) Ep. à Tim. II, 24, 25.

du dimanche a lieu; les jeunes gens, réunis ensuite aux élèves de l'école ordinaire, sont conduits aux offices de l'église. Dans quelques bourgs l'école se tient à l'issue des offices de l'après-midi. C'est ici le lieu de citer un trait de charité éclairée qui appartient à un curé de ce diocèse.

Il a fondé, de ses propres deniers, une rente perpétuelle consacrée à payer un ecclésiastique qui tiendra l'école du soir pour les jeunes agriculteurs que le travail de la terre occupe toute la journée. Vous voyez, Monsieur, que les institutions que la raison avoue, transplantées au milieu d'une nation éclairée et pleine du désir de faire le bien, servent d'aiguillon à la charité qui sait ensuite les placer en leur lieu, exciter l'intelligence et inspirer la vertu.

C'est ici le moment de mentionner un vœu devenu presque général et qui n'a été accompli qu'en partie. On désirerait pour toute instruction élémentaire, et en particulier pour celle du dimanche, que les livres de lecture continssent un choix de choses utiles à savoir et en particulier un traité bien fait d'histoire et de doctrine religieuse et morale, qu'ils fussent terminés par un abrégé des connaissances techniques relatives à toutes les sortes de métiers exercés par le peuple. On voudrait encore que le livre de grammaire servît d'initiation pratique à l'art d'écrire avec méthode, et que l'arithmétique pût être appliquée aux calculs dont les divers métiers exigent la connaissance; composés de cette manière, les livres dans lesquels on apprend à lire, à écrire et à compter offriraient en même temps au maître le moyen d'expliquer chacun des arts auxquels ces con-

naissances peuvent s'appliquer, et ainsi les enfans apprendraient en même temps tout ce qui est nécessaire pour diriger leur conduite et exercer convenablement leur art ou leur métier. Cette méthode d'enseignement *parallèle* semble devoir être efficace et féconde en avantages incalculables pour l'éducation de l'esprit et du cœur. Que les meilleurs esprits italiens veuillent donc s'appliquer une fois à cette espèce d'étude, ne plus seulement s'occuper de ce qui touche leur gloire et le progrès des choses sublimes, mais travailler aussi à détruire l'ignorance et à propager les idées qui assurent le règne de la vertu et de notre religion sainte. Ces travaux, il est vrai, sont moins brillans, mais ils sont utiles à l'humanité ; c'est l'emploi du sage de s'occuper d'elle, et elle n'est pas bornée au petit nombre d'individus privilégiés à qui Dieu a départi les dons du génie, et qui sont appelés à la culture de la littérature et des hautes sciences.

Ne croyez pas pourtant, Monsieur, que l'école du dimanche se soit établie parmi nous sans contradictions ; l'expérience m'a appris que toute bonne chose nouvelle a pour antagonistes ceux qui ne la comprennent pas, ce sont les plus nombreux ; ceux qui ne la veulent pas comprendre, les paresseux qui refusent de s'en occuper ; les égoïstes, ennemis de tout ce qui est dirigé vers le bien d'autrui ; ceux dont les préjugés respectent la commune ignorance et jusqu'aux erreurs du vulgaire, (malheur à l'humanité, si Jésus-Christ et les apôtres avaient pensé et agi ainsi !) et en général tous les insoucians. Vous pouvez juger quelle opposition nous avons eue à combattre. Par bonheur, notre sage gouvernement se

DE L'INFLUENCE
DES FEMMES

SUR

LA DIRECTION DES ÉCOLES DE L'ENFANCE.

MÉMOIRE LU

PAR L'ABBÉ RAPHAEL LAMBRUSCHINI,

Dans la séance de l'Académie des Géorgofiles, à Florence, le 6 avril 1834.

DE L'INFLUENCE

DES FEMMES

SUR

LA DIRECTION DES ÉCOLES DE L'ENFANCE.

L'INSTITUTION des écoles de l'enfance renferme, à mon sens, de tels germes de régénération sociale, elle porte de si évidens caractères de ces grands moyens providentiels qui procèdent de Dieu, pour avancer à certaines époques le perfectionnement de l'humanité, que je vous demande, respectables collègues, la permission de vous en parler une seconde fois. (1). Je n'en parlerai pas de nouveau pour vous en indiquer le but et pour vous en faire apprécier l'influence présente et future. Les paroles d'Aporti que j'ai fait entendre ici naguère vous l'ont dit déjà de telle sorte que je ne saurais rien ajouter qui ne fût superflu.

Je voudrais aujourd'hui vous exposer une condition de vie de ces écoles de l'enfance que je n'ai pu vous indiquer alors, je voudrais demander pour elles un de ces

(1) Voyez le rappòrt sur les Écoles de l'enfance de Crémone.

appuis moraux qui, invoqués pour apporter un bien, en produisent mille; qui jetés comme un pur don retournent à celui qui les accorde, ainsi que la vapeur, émanée d'une terre qui semble desséchée, revient à elle changée en rosée rafraichissante. Cette condition vitale, cet appui salutaire, c'est la coopération des femmes des classes supérieures à l'œuvre pieuse de l'éducation des petits enfans du peuple.

Je ne chercherai point à me justifier de traiter ce sujet comme s'il était étranger au but de notre société. Notre entreprise est de travailler à la prospérité économique et agricole de la Toscane; or, que produiront nos exhortations, nos efforts de tous genre pour répandre les bonnes idées en fait d'agriculture et d'économie; nos tentatives pour introduire des méthodes plus raisonnables, pour conduire le peuple à cette richesse vers laquelle tendent les institutions économiques, si nous n'employons pas d'abord tous nos soins à former un peuple intelligent, exempt d'erreurs et de vices, docile aux enseignemens, plié à la fatigue, sobre dispensateur de ses propres biens, désireux de perfectionner chaque jour l'ouvrage de ses mains, affectionné au foyer domestique, utile et paisible citoyen? Qui rendra le peuple tel si ce n'est l'éducation? et celle surtout qui, le prenant des bras maternels, vierge d'intelligence et de cœur, rend l'enfant docile par des paroles de tendresse, afin de n'être pas forcé de dompter l'homme fait par la verge et le frein? Les écoles de l'enfance seront donc pour nous ce que sont les jeunes plants pour l'agriculteur, qui retire de la pépinière leurs tiges droites et saines pour les transplanter robustes et fertiles dans le vignoble et le

verger. Loin donc de chercher à m'excuser je viens avec confiance vous entretenir encore de la première éducation des petits enfans du pauvre, et vous dire en quelles mains il est important de la remettre.

Or, ces mains, je l'ai dit, sont celles mêmes qui reçoivent le petit enfant à son entrée dans la vie, qui le soutiennent au sein maternel où il puise son premier breuvage; ce sont les mains de celle qui entend la première le langage de ses larmes et de ses vagissemens, qui la première éveille dans son intelligence une idée, dans son cœur un amour, et appelle la première sur ses lèvres l'affection et la pensée. Aux femmes Dieu a confié l'enfance; qui voudrait, qui pourrait la leur ravir?

La femme porte dans son cœur des titres à la tutelle et à l'enseignement de cet âge si tendre. Deux vertus l'élèvent au-dessus de nous, s'il est vrai que nous la surpassions en force et en intrépidité; et ces vertus sont l'amour et la patience. L'enfance est l'âge de tous les besoins, de toutes les faiblesses. Mille petits soins pénibles, fatigans, de continuelles sollicitudes, suffisent à peine pour la préserver des périls, pour la garantir et guérir ses maux. L'homme, qui supporte les privations et les fatigues, ne saurait endurer l'ennui de ces soins minutieux; l'inépuisable faculté de s'oublier soi-même, dont est douée la fille de la douleur, peut seule résister à des épreuves si longues et si difficiles. Les nuits sans sommeil, les jours sans nourriture et sans repos, la lassitude, la vie languissante ne sauraient l'abattre ni l'irriter. Elle souffre, mais elle ne se décourage pas; elle caresse, elle embrasse le petit être qui cause son martyre. Voilà les ennuis qui découlent des imperfections physiques et des besoins

physiques de l'enfance; mais ceux qui naissent de ses infirmités morales, croyez-vous qu'ils soient moindres et moins graves?

L'innocence et les grâces de l'enfance sont des paroles trompeuses, qui peignent à notre imagination le contact des petits enfans comme aussi plein de douceur que la vie des bergers de Virgile, qui s'écoule entre les troupeaux et les amours. Mais les véritables bergers sont tout autres que Daphné et Mélibée; et les enfans en réalité sont tout autres que les petits anges du Bassan et les petits héros de Berquin. Non que beaucoup d'enfans ne soient doux et charmans, mais beaucoup plus encore sont grossiers, violens et remplis de malice. Non que la société des enfans ne puisse offrir matière à de précieuses et consolantes observations, et inspirer à l'âme un calme et une jouissance céleste; mais ces découvertes sont le fruit d'une investigation longue et patiente, réduite souvent à chercher les diamans au milieu de la fange; ces purs délices sont le triomphe de la vertu sur nos plus légitimes inclinations. Les imperfections de la nature humaine, du vieil homme, que la force régénératrice de la vertu doit changer en un homme nouveau, ne tardent pas à montrer dès les premières années leur aspect repoussant, et à exciter les désirs désordonnés; pour un enfant docile, aimant, prompt à comprendre, appliqué au travail, vous en trouverez dix insubordonnés, audacieux, envieux, distraits, paresseux, turbulens. L'homme se prépare à la lutte contre ces passions naissantes, et se ploie pour un temps aux diverses intelligences, compatit aux défauts, répond avec tranquilité aux provocations, réprime avec bien-

veillance ; mais à la prolongation de cette épreuve de tolérance, à l'emportement d'une volonté rebelle, à la résistance d'une obstination de fer, le cœur de l'homme à la fin se gonfle, s'agite et brûle ; et si, la main retenue par la générosité envers un faible ennemi, ou par la honte de l'opinion publique, il s'abstient de frapper, le feu de la colère brille dans ses yeux et ses paroles tonnent menaçantes. L'enfant provocateur en rit peut-être en secret, et les enfans innocens frémissent de crainte, ferment leurs cœurs et pensent à chercher dans le mensonge un abri contre une autorité fougueuse et redoutable. Mais la femme est patiente et douce, elle écoute avec attention les propos enfantins, répond sans ennui aux questions importunes, exhorte avec amitié, réprimande avec douceur, prévient les besoins, devine les désirs, et à cette indulgence, à cet amour, à cette longanimité, le cœur de l'enfant s'épanouit comme le calice des fleurs à la douce haleine du printemps.

C'est de cette bonté naturelle au cœur de la femme, que j'attends tout ce qu'exige l'éducation éclairée de la première enfance. Je sais bien à quelle faiblesse conduit une bonté aveugle ; je sais combien les enfans rusés et volontaires savent la plier à leur fantaisie, et secouant un joug si léger dominent leurs timides institutrices. Mais justement parce que je le sais, je dis qu'il importe d'initier les femmes aux secrets d'une éducation raisonnée de l'enfance. Déjà préparées par leur patience à en supporter les sacrifices, déjà inspirées par le premier mobile de toute éducation, l'amour, elles n'ont besoin que d'être instruites de la science, soutenues par l'assistance des bonnes méthodes, et formées dans une école vivante

où l'expérience fortifie les théories, pour devenir des institutrices parfaites, d'un âge qui naturellement est confié à leurs soins, comme l'adolescence est remise aux soins des hommes. Or, cet enseignement de théorie et de pratique où le puiseront-elles plus aisément et plus amplement que dans les écoles de l'enfance? Dans lesquelles les méditations et l'expérience d'hommes distingués, et la sagesse de plusieurs nations, ont réduit en instructions régulières les moyens les plus délicats et les plus efficaces d'agir sur l'esprit des enfans. Le seul *manuel d'Aporti*, dont je me réjouis de pouvoir vous annoncer la publication, et que je voudrais voir dans les mains de chaque père et de chaque mère de famille, suffirait à lui seul, bien médité et suivi avec exactitude, pour diriger une institutrice et la préserver des dangers d'une condescendance peu judicieuse envers les enfans. La femme restera ce qu'elle est, et apprendra à devenir ce qu'elle n'est pas, en fréquentant et prenant en affection les salles d'asile ou écoles de l'enfance. Ainsi l'éducation publique des pauvres petits enfans, non-seulement prospérera de plus en plus et fleurira comme la plante dans le sol natal, si les femmes des classes supérieures les visitent et les surveillent ; mais encore elle deviendra le modèle de l'éducation domestique des enfans de cette même classe. Et combien cette éducation domestique de l'enfance n'a-t-elle pas besoin de corrections et de perfectionnement! combien puissans et trop souvent funestes ses effets ne sont-ils pas observés par les personnes qui acceptent la tâche difficile et sacrée d'instruire l'enfance et de la former aux bonnes et douces habitudes! on exige tout alors de l'instituteur,

comme s'il pouvait tout contre une volonté enhardie, contre des habitudes vicieuses et répréhensibles déja fortifiées, contre des esprits énervés par l'oisiveté, sinon peut-être par le vice ; tandis que les parens n'ont rien pu sur des passions encore soumises et sur des cœurs innocens et flexibles.

Je ne parle point ici des mères qui, par sentiment de leur indolence, par amour de leurs jouissances personnelles, ou par l'effet d'un genre de vie mal réglée, qui n'admet aucune suite ni aucune préoccupation sérieuse, laissent leurs enfans livrés à eux-mêmes, ou, ce qui est pire encore, les confient à des personnes mercenaires, qui, lorsqu'elles ne sont pas dangereuses, sont au moins inexpérimentées. Je parle des mères qui veulent remplir les devoirs de la maternité et ne le savent pas. L'une est toute indulgence, parce qu'elle désire inspirer des manières douces ; l'autre est brusque et emportée, parce qu'elle blâme les mères trop faibles. L'une élève la voix à chaque mouvement et à chaque parole de l'enfant, veut diriger jusqu'à ses pensées, l'obsède de préceptes sentencieux et le décourage par des reproches continuels. Celle-ci réveille sans le savoir une folle vanité, en applaudissant des mots qui lui semblent spirituels et de futiles preuves de mémoire; ou bien elle s'extasie à son insçu, dit-elle, sur les grâces dont son imagination maternelle embellit des traits qui ne sont ni ceux de Narcisse, ni ceux de Psyché. Celle-là, dirigeant mal le dangereux mobile de l'émulation, verse dans des cœurs naturellement aimants les germes de l'envie, du dedain, de la haine, et il en est aussi qui, supposant par forme de badinage de futures unions conjugales, viennent trou-

bler, par des paroles imprudentes, des affections que la nature inspirait pures et candides. Je n'accuse point ces mères de mauvaise intention; je les accuse de maladresse. Et je le dis, parce que l'expérience m'en donne le droit, entre un enfant élevé dès l'âge le plus tendre par une mère vigilante, prudente, tendre sans faiblesse, sachant instruire sans trop de discours, qui a pu de bonne heure accoutumer son fils à la règle, à l'activité, à la sincérité, à l'obeissance, à la vérité, (et plusieurs, je me plais à le reconnaître, ont de telles mères); entre un enfant ainsi disposé et un enfant élevé par une mère négligente, insensée ou pédante, la différence est immense; et nous verrons s'améliorer l'éducation de l'adolescence à mesure que celle de l'enfance deviendra plus parfaite, lorsque les mères des classes supérieures viendront dans nos écoles faire l'apprentissage de l'éducation qu'elles doivent donner à leurs propres enfans.

Si nous sommes assez heureux pour les introduire dans ces sanctuaires de la charité, et les initier, si j'ose parler ainsi, aux doux mystères du sacerdoce maternel, oh! combien de résultats nombreux et importans nous obtiendrons par leur moyen pour la société toute entière! Permettez-moi de m'exprimer avec une franchise qui n'est point l'âpre rudesse d'un censeur, mais le regret de qui a compris à quels devoirs élevés Dieu a destiné les femmes dans la grande famille humaine; et de qui pleure sur la nullité à laquelle, par notre faute plus que par la leur, elles sont réduites parmi nous.

Que nous le voulions ou non, les femmes sont le lien de la société; d'elles procède la force vivifiante qui la porte aux nobles entreprises, ou l'obstacle qui la retient

dans une blâmable inertie ; les inspirations de toute noble vertu, ou les instigations des actes bas et honteux. Que sont devenues les femmes aujourd'hui ? Je ne saurais le dire, et je demanderais que peuvent-elles être ? Dans une société qui n'a ni grands vices, ni grandes vertus; broyée en poussière par l'égoïsme, engourdie par les soucis des intérêts matériels; non plus égarée par d'éblouissantes erreurs, mais non pas rendue sage; non travaillée par de violentes passions, mais non tranquille; dégoutée des choses anciennes, effrayée des choses nouvelles; fatiguée de détruire et non capable de réédifier; avide de se reposer dans une idée commune et dans une commune foi, mais trop rebutée des études profondes pour acquérir en discutant d'intimes et fortes convictions, et trop orgueilleuse pour croire avec une humble simplicité; non pacifique et non guerrière ; non athée et non religieuse ; dans une société ainsi gisante, ainsi ennuyée, ainsi inquiète, que seront jamais, je le répète, que peuvent être les femmes ? Si elles ne sont pas, ou ne sont pas toutes, le jouet de la frivolité, de l'oisiveté, l'aliment et les victimes d'une lâche immoralité, occupées à parer une beauté altérée par la paresse et l'indolence, prodiguant sans mesure ces futiles ornemens, fragile symbole de leurs mobiles affections et de leurs frivoles pensées ; si les femmes ne sont pas telles parmi nous, bénissons en leur nature même, mais pensons qu'elles peuvent le devenir et hâtons-nous de les secourir, hâtons-nous de les transporter dans une atmosphère moins impure, procurons-leur des occupations plus dignes de leur rapide intelligence et de leur âme aimante. Le développement de la civilisation euro-

péenne, le pli qu'ont pris nos mœurs ne permettent plus aux femmes de n'être que les dépositaires de l'ordre et du bien-être domestique, elles ont acquis une action sociale, indirecte à la vérité, mais puissante; elles sont devenues une force qu'on ne peut plus ne pas reconnaître et ne pas apprécier. Si nous l'employons, si nous la dirigeons, elle contribuera, dans un heureux accord, à la prospérité de la société; si nous la négligeons, si nous l'abandonnons à elle-même, elle sera une force perturbatrice, un principe de dissentions, de désordre et de mort. Mais pour mêler utilement l'action des femmes à la vie sociale, il faut d'abord distinguer le caractère et les exigences particulières du siècle où nous vivons, et les devoirs assortis au génie féminin, dans lesquels la femme peut mettre aussi la main à l'œuvre immense de la gloire et de la félicité nationales. Regardons maintenant autour de nous, et considérons de quelle manière les femmes peuvent aujourd'hui préparer les mœurs sociales, adoucir les fatigues sociales, exciter et devenir le prix des vertus sociales. Sommes-nous un peuple fier et belliqueux; la mère doit-elle faire briller le glaive aux yeux de l'enfant qu'elle alaite, et l'endormir couché sur un bouclier au lieu de berceau? Nos jeunes hommes devront-ils faire preuve de valeur en champ clos, parcourir ensuite le monde pour défendre et venger l'honneur des dames, ou aller en croisade à la conquête de la Terre-Sainte; et nos jeunes filles doivent-elles encourager les pensées guerrières et les nobles sentimens, armant leurs chevaliers et les animant dans les tournois par leurs sourires et leurs modestes regards? ou bien nos femmes interviendront-elles au milieu des discordes civiles, pour ex-

citer ou pacifier, ainsi que dans les républiques du moyen âge? seront-elles philosophes, seront-elles bergères d'Arcadie? Non, de nos jours leur mission n'est point aussi frivole, et je dirai plus, aussi périlleuse; elle est grande, elle est glorieuse, elle est sainte. Aux femmes est confié l'avenir de la société; à elles appartient de dissiper les tempêtes qui mugissent autour de nous; à elles d'interposer entre tant d'élémens qui flottent, se heurtent et se repoussent une influence amie qui les attire, les dispose, les lie, et réveille en eux la vie; aux femmes de régénérer la société, en acceptant la tâche de sécourir et d'instruire le peuple. Voilà le besoin spécial de notre siècle; là est le secret du malaise inquiet qui nous travaille; de là dépend le calme et la prospérité, sinon de la génération qui tombe, mais de celle qui s'élève; de l'éducation industrielle et morale du peuple; de l'éducation et non de l'instruction seulement; éducation du cœur, éducation de la main. La parole, *Nous sommes frères*, adressée aux pêcheurs galiléens est une de celles qui ne s'évanouissent pas en un vain son; elle est une de ces paroles créatrices que Dieu prononce pour donner naissance à de nouveaux mondes moraux. Mais elle est en même temps une parole de puissance et une parole d'amour, qui rassemble et ne détruit pas; elle a fait disparaître l'esclavage, mais sans dire aux esclaves : « Révoltez-vous contre votre maître. » Elle a dit au maître : « Aime et affranchis ton esclave. » Maintenant l'homme du peuple malheureux doit être affranchi d'un autre esclavage bien plus dur, bien plus difficile à secouer; l'esclavage de l'ignorance, des passions, de la misère. Et la

liberté à laquelle il aspire, la liberté digne des enfans de Dieu, est écrite dans cet évangile, qui dans sa divine autorité contient en un seul code la sagesse de tous les siècles; qui successivement expliqué et appliqué, pourvoit à tous les besoins individuels et sociaux; loi simple et immuable de l'humanité. Mais comme toutes les œuvres entreprises et conduites dans l'esprit de l'évangile, ce second et plus important affranchissement du peuple veut être achevé avec le calme, le désintéressement, avec l'amour que peut seule inspirer la charité chrétienne. Et quel cœur est plus capable de nobles sacrifices, quel cœur est plus compatissant, plus tendre, et réunit mieux en un même amour Dieu et les hommes, que le cœur de la femme? Il me suffit que les femmes des classes supérieures entrent dans une de ces salles où sont recueillis les petits enfans des épouses méprisées et délaissées des pauvres, et j'affirme que leur âme palpitera d'émotions inconnues, et sentira naître des pensées révélatrices de mystérieuse vérité. Elles n'hésiteront pas à baiser ces fronts sur lesquels la pâleur de la pauvreté ne voile pas entièrement les charmes de l'innocence et le rayon d'une vertu cachée; elles n'hésiteront pas à prononcer sur ces infortunés la formule d'adoption et diront: vous êtes à nous. La sollicitude pour les enfans fera découvrir leurs mères. Là, elles verront sous quel abri se loge, se nourrit, l'artisan de tout ce qui rend notre existence commode; celui à qui nous répondons s'il nous demande des secours, travaillez; et s'il nous demande du travail, cherchez-en: là, elles verront si ce peuple qui se divertit sur les places, qui se montre affable et paré dans les

fêtes publiques, ce peuple que nous croyons heureux et dans l'aisance, l'est véritablement. Ah! pour qui n'a jamais vu que des tables couvertes de mets succulens, et des demeures ornées de riches meubles et de tapis précieux; pour qui se repose la nuit sur des couches molles et chaudes, quelle secousse, quel trouble pour l'âme, quelle leçon ineffaçable et salutaire l'aspect d'une chambre mal fermée aux vents, d'un plancher qui s'écroule, d'une table malpropre, d'un grabat hideux et peut-être d'un peu de paille fétide et dévorée par les vers, ne produira-t-il pas! Et celui des jeunes mères, aux joues creusées par l'abstinence et l'affliction, assises près du berceau d'enfans destinés au malheur et dont peut-être les infortunées déplorent en secret la naissance! O femmes et filles du riche! je ne vous demande que de voir de près les misères et les besoins du pauvre; je ne vous demande que de sortir une seule fois de vos boudoirs, de descendre de vos voitures, et de passer le seuil du malheureux; je ne chercherai pas ce que vous direz, ce que vous ferez alors, mais je m'en rapporte à votre cœur. Je vous dis seulement que lorsqu'avec l'argent que vous prodiguez maintenant en parures qui se fanent plus vite que la fleur, vous ouvrirez un lieu de refuge aux enfans du pauvre, et vous pourvoirez à leurs besoins; lorsque vous leur consacrerez un temps qui maintenant pèse sur vous comme une éternité, vous sentirez pour la première fois l'action et les jouissances de la vie du cœur. Lorsque vous verrez une mère, secourue dans ce qu'elle a de plus cher, verser des larmes de reconnaissance, tourner vers vous ses regards éloquens, et presque revêtue d'une dignité nouvelle, vous présenter avec af-

fection ces mains que d'abord elle étendait suppliantes vers vous ; lorsque vous serrerez de votre main délicate ces mains endurcies, oh ! je vous le dis, dans ce jour vous serez d'autres femmes ; vous vous élèverez à vos yeux, vous vous sentirez chrétiennes, vous vous sentirez citoyennes. La réconciliation du puissant et du faible, du riche et du pauvre, s'accomplira par vous ; par vous la régénération du peuple avancera, certaine et bénie ; et par vous les écoles de l'enfance deviendront une institution sociale.

TABLE DES MATIÈRES.

—